

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

COLOMBIE ET GUYANES,

PAR M. C. FAMIN.

L'ESPAGNE avait fondé de vastes empires sur le continent des deux Amériques, d'abord par la force des armes, plus tard par la puissance de la religion. Après trois siècles d'obéissance, les provinces américaines ont secoué le joug de la métropole. Celles dont nous avons à nous occuper étaient connues sous certaines dénominations dont quelques-unes rappelaient les droits et les conquêtes de la mère-patrie : la Nouvelle-Grenade, le Vénézuéla ou province de Caracas, la Guyane espagnole, ont formé de nos jours la COLOMBIE. Ce nom est un tribut de reconnaissance à la mémoire de l'immortel navigateur qui, le premier, posa le pied sur cette partie du continent américain. On appréciera, d'ailleurs, l'embarras que nous devons éprouver en décrivant une contrée où s'agitent encore, en ce moment, les brandons de la guerre intestine, dont la division administrative n'a rien de stable, et dont le nom lui-même est changé au moment où nous écrivons.

La Colombie est, après l'empire brésilien, la plus vaste contrée de l'Amérique du sud. Elle a trois cents de nos lieues d'étendue en deçà de

l'équateur et cent cinquante au-delà.

Si les eaux de la mer venaient jamais à se ruer sur le sol des deux Amériques, pour en balayer les parties terreuses, on verrait à nu un squelette formé par un système unique de montagnes dont la crête s'étend depuis la partie la plus méridionale de la Patagonie, forme l'isthme de Panama et se perd dans les régions inconnues du pôle arctique. Cette crête, qui se déroule comme une longue chaîne de l'une à l'autre extrémité du nouveau monde, c'est la Cordillère des Andes, dont les ramifications prennent diverses dénominations. Ainsi, comme on le voit, nous n'admettons qu'un seul système pour le nouveau monde; et si nous adoptons les noms divers dont il a plu aux voyageurs et aux géographes de baptiser les points culminants de la Cordillère, c'est en nous réservant, au besoin, le droit de rattacher ces groupes à leur noyau commun, que nous croyons pouvoir placer dans la Colombie, et précisément sous l'équateur, entre *Quito* et *Cuenca*. Le pic du Chimborazo, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est d'environ 20,000 pieds, n'est pas le point le plus élevé des Andes (voy

pl. 1) ; il le cède de 3,600 pieds au *Nevado de Sorato*, et de 2,400 pieds au *Nevado d'Illimani* (*), qui, l'un et l'autre, se trouvent dans le Pérou. On ne saurait parler de ces formidables élévations de la Cordillère sans réveiller le souvenir des nobles travaux de M. de Humboldt.

A 2° au sud de l'équateur, la Cordillère se divise en trois branches, dont l'une passe dans l'Amérique septentrionale par l'isthme de Panama, et les deux autres vont aboutir à la mer des Antilles, formant entre elles des vallées, ou des plateaux, dont la température varie selon les circonstances d'élévation ou de développement. Là sont les terres chaudes (*tierras calientes*), les tempérées (*templeadas*), les froides (*frias*), les stériles (*paramos*), et les régions des neiges (*nevados*). Ainsi, en un seul jour, on peut passer d'une atmosphère brûlante à une température glaciale ; on peut éprouver au plus haut degré, en quelques heures, l'influence des quatre saisons de nos heureux climats. C'est là, sans contredit, une des causes qui agissent le plus cruellement sur l'existence des étrangers et même des naturels.

Les flancs de ces puissantes collines sont tapissés par des forêts vierges, retraites sombres où se cache une redoutable population de reptiles géants et de bêtes fauves. Dans les bas-fonds s'étendent des plaines interminables, appelées *Llanos* dans le pays. Les *Llanos* de la Colombie sont de grandes solitudes où l'herbe s'élève jusqu'à une hauteur de 10 à 12 pieds ; toutefois, pendant une partie de l'année, elles sont dépourvues de végétation. Dans d'autres localités de l'Amérique on les nomme *Savanes* ou *Pampas*. Ces prairies désertes abondent dans la Basse-Guyane, dans le bassin de l'Orénoque et de l'Apuré, et dans cette partie méridionale de la Nouvelle-Grenade, qui s'étend vers le fleuve

(*) Le *Nevado de Sorato* a 7,696 mètres ; le *Nevado d'Illimani* en a 7,315, et le *Chimborazo* 6,532.

des Amazones, couvrant ainsi des contrées inconnues aux Européens. Quelques-unes sont habitées par des Indiens à demi civilisés ; les autres, et c'est la plus grande partie, ne sont traversées, à de longs intervalles, que par des caravanes de peuplades sauvages. M. de Humboldt estime à 29,000 lieues carrées la plaine du Guaviare-Orénoque. Depuis le mois de juin jusqu'à celui d'octobre, les *Llanos* sont inondés par des pluies continuelles qui les convertissent en autant de lacs boueux, impraticables et pestilentiels. Au contraire, pendant les mois de la belle saison, il est fort rare d'y voir un seul nuage.

Dans certaines provinces, telles que le Cundinamarca, les pluies y sont remplacées par des brouillards froids et malsains. « Dans les lieux élevés, » dit M. G. Mollien, on sème le froment en mars ; vers le milieu de la montagne, le maïs en juillet ; et dans la vallée, en septembre. Les récoltes se font ici en janvier, plus haut en octobre, et près des *paramos* en août. »

Les *paramos* sont des solitudes situées à une grande élévation. La nature n'y a rien fait en faveur des hommes ; tout y est empreint du sceau de sa colère ou de son indifférence. Surplombant des vallées fertiles, de chaudes régions, les *paramos* sont stériles et glacés. Celui de Serinsa, dans le département de Boyaca, sur la route de Tunja à Socorro, est le plus redoutable. Malheur au voyageur que l'ouragan a surpris dans le *paramo* de Serinsa, s'il n'a pas pressenti le sort funeste qui le menace ! Les nuées chargées de la tempête arrivent avec tant de précipitation, qu'il n'y a plus d'espoir de leur échapper. Un vent glacial commence à faire entendre dans les airs son sifflement sinistre ; il redouble de violence, et, en peu d'instants, sa furie est portée à son comble. Le voyageur ne reconnaît plus les traces du chemin ; ses mules effrayées s'enfuient au hasard et roulent dans les précipices. Plus l'infortuné avance et plus il s'égaré.



Stollen, 6

Горы, воздухъ-отмеляющая
въ Гурбагъ.

*Volcans d'Air de
Turbaco.*

Luft-Vulkane von
Turbaco.

Il trouve, sur sa route, des croix élevées à la mémoire des voyageurs morts dans ces mêmes lieux, et, à côté, quelques *frailecon*, dont les fleurs jaunâtres ressemblent à de pâles lumières sur des tiges d'ébène. Ces sinistres présages redoublent son épouvante; les vapeurs glacées qui s'exhalent de toutes parts engourdissent ses membres, sa poitrine est haletante, sa vue se trouble, et, autour de lui, les ténèbres épaississent incessamment. S'il continue à fuir, il a peu d'espoir d'échapper à la mort; s'il s'arrête, il est perdu.

La Colombie, ainsi que nous l'avons dit plus haut, renfermant sur son territoire le noyau du système des Andes, doit offrir plus qu'une autre contrée l'apparence d'un sol volcanisé. Dans toutes les parties montagneuses de cet état, on rencontre, en effet, de larges cicatrices qu'y ont imprimées les anciens volcans. Les tremtemens de terre y sont encore des phénomènes fort communs, surtout dans les départemens de l'équateur, de la Cauca et de Cundinamarca. C'est là que se trouvent les montagnes ignivomes les plus élevées et les plus formidables de tout le globe. Tels sont les volcans d'Antisana, de Cotopaxi, de Sanguay, de Piculncha, de Pasto, de Sotara, de Puracé, du grand pic de Tolima et du paramo de Ruiz. La plupart de ces volcans offrent une série de pics qui s'élèvent jusqu'à la hauteur des neiges éternelles, tandis que leur base se perd dans des vallées brûlées par les feux de la zone torride. Ainsi, les montagnes neigeuses servent à tempérer les ardeurs qui s'exhalent d'un sol embrasé, et c'est à l'aide de ce contraste que la nature permet aux habitans des parties intermédiaires, dans les régions équatoriales, de jouir de la température et des productions de l'Europe.

L'Amérique, on le sait, est arrosée par les plus grands fleuves du monde. Nous ne rattacherons pas l'*Amazone* à la Colombie, et cependant, ce fleuve, formé par la réunion du vieux et du nouveau Marannon, passe sur la partie

la plus méridionale de son territoire, dans la province de Jaën, et y reçoit de nombreux affluents. Cette contrée, à peu près inconnue aux Européens, est celle où se trouvent, en plus grande quantité, des hordes d'Indiens indépendans.

L'*Orénoque*, l'un des fleuves les plus considérables de l'Amérique méridionale, appartient en entier à la Colombie. Il prend sa source dans les montagnes de la Parima, au cœur de l'ancienne Guyane espagnole, décrit un demi-cercle dans la partie du sud, remonte vers le nord, et va se jeter dans l'Océan atlantique, servant ainsi de ligne de démarcation entre la Guyane et l'ancienne capitainerie de Caracas. Les branches de son embouchure sont nombreuses, et plusieurs navigables pour des navires de plus de 200 tonneaux. Quelques-uns des affluents de l'*Orénoque* ne le cèdent en grandeur, ni au Rhin, ni au Rhône, ni à la Loire, ni au Tage; ce sont: le Ventuari, le Caura, le Caroni, le Guaviare, le Méta et l'Apure. On a, depuis peu, vérifié l'existence de la fameuse bifurcation de l'*Orénoque*. Ce grand fleuve étend un de ses bras vers le Rio-Negro et communique ainsi, au moyen de cet affluent, avec l'*Amazone*.

Indépendamment de la célébrité que l'*Orénoque* s'est acquise par son importance, par le prestige qui s'attache aux régions peu connues qu'il traverse, par les mœurs des hordes sauvages qui errent sur ses rives, et, enfin, par les richesses qu'il fournit à l'histoire naturelle, il a reçu encore une renommée historique de la fable du fameux pays d'*El-dorado*, qui a fait si long-temps le désespoir des voyageurs et des géographes. Il paraît que c'est dans la *Parima*, aux sources de l'*Orénoque*, qu'il faut chercher l'origine de cette prétendue mer blanche, dont les flots roulaient un sable d'or et des cailloux de diamants, ainsi que de la ville de Manoa, dont les palais étaient couverts de lames d'or massif, et de brillantes pierreries. Sans doute, les matériaux précieux abondent dans cette partie du nouveau monde; il

est certain, en outre, que les premiers habitants de la Guyane et de la Colombie étaient dans l'usage d'élever des temples à leurs divinités, sur le bord de certains lacs, et que non-seulement ils revêtaient les parois de ces édifices des plus riches offrandes, mais encore qu'ils jetaient dans le fond de ces mêmes lacs des pierres, des chaînes d'or et les produits les plus précieux de leur industrie. De ce nombre est le lac de Guatavita, dans la province de Bogota: les Espagnols et les Anglais en ont retiré des objets d'un grand prix. Comme à l'époque des pluies, les *Uanos* offrent l'aspect de lacs immenses que l'on chercherait vainement au retour de la belle saison, il n'est pas impossible que l'une de ces grandes inondations ait été prise pour une mer, par un voyageur peu instruit, qui l'aura baptisée du nom de mer blanche. A ces circonstances, si on ajoute celle de la présence des roches micacées dans la province de l'Orénoque, on connaît probablement l'origine de cette tradition qui, pendant trois siècles, a fait croire aux Européens, sur le témoignage exagéré de quelques voyageurs ignorants, à l'existence de l'*El-dorado*, et a donné lieu à de désastreuses expéditions.

Après l'Orénoque, le *Magdalena* est le plus grand fleuve de la Colombie. Il prend sa source dans la Cordillère centrale, à quelques milles au-dessus de Neyva, se dirige vers le nord en suivant toujours à peu près le même méridien, et se jette dans la mer des Antilles, entre Carthagène et Sainte-Marthe. Les voyageurs qui, de la première de ces deux villes, veulent se rendre à Bogota, vont s'embarquer à Barrançá et remontent le fleuve jusqu'à Honda. Si cette navigation offre de grands avantages dans un pays où la civilisation a fait peu de chose pour les moyens de communication, elle n'est pas non plus exempte d'inconvénients, ni même de dangers. Les variations de l'atmosphère, qui devient, selon l'influence des vents, ou glacée ou brû-

lante; les myriades de moustiques dont les piqûres ne laissent aucun repos; le voisinage des caïmans et des tigres quand on relâche sur ces rives désertes; la rapidité du courant, et les écueils qui barrent le passage, sont autant de circonstances qui justifieraient suffisamment les dégoûts du voyageur, sans qu'il fût nécessaire d'y joindre la paresse, l'ivrognerie et l'insubordination des *Bogas*, nègres marins de la Magdalena.

L'*Atrato*, qui coule du nord au sud et se perd dans le golfe de Darien, et le *San-Juan*, qui se dirige dans le sens opposé et verse ses eaux dans le grand Océan, méritent d'être signalés par le projet conçu depuis long-temps de les réunir au moyen du canal de *Raspadura*, et d'ouvrir ainsi une communication entre les deux Océans. C'est ici le lieu de faire remarquer que des cinq projets de canalisation qui ont été conçus pour fournir aux navigateurs la faculté de passer de l'une à l'autre mer, sans avoir à redouter les longueurs et les dangers d'une immense navigation autour du cap Horn, il en est trois qui appartiennent au sol de la Colombie, savoir: le canal de *Raspadura*, dont nous venons de parler, et qui n'est encore qu'un ravin à peine praticable pour les plus petites barques; celui de *Panama*, qui est abandonné et doit être remplacé par un chemin de fer; celui, enfin, de l'isthme de *Darien*, qui réunirait l'*Atrato* et le Rio-Napipi.

Chaque province de la Colombie est, en outre, sillonnée par des rivières sans nombre, dont quelques-unes offrent des particularités remarquables. Tel est le *Pusambio*, aux environs de Popayan, dont l'eau acide, dans laquelle les poissons ne peuvent vivre, lui a fait donner le surnom de *Riovinagre*.

Les eaux qui descendent de la Cordillère coulent sur des lits de gravier, et sont limpides, mais froides, et contiennent, en outre, des parcelles de métaux, ce qui leur vaut une réputation d'insalubrité.

Les ponts en pierres sont rares dans toute la Colombie. On y supplée par



Der Chimborasso von Tapia
aus gesehen.

*Vue de Chimborazo
près de Tapia.*

Премъявненіе гора Жимборазо
подъ Тапія.

Medon. Sc.

des ponts en bois, dont la grossière structure offre peu de sûreté, et par des ponts en cordes, que l'on n'emploie généralement que sur les rivières d'une grande largeur. Sur chaque bord s'élèvent de forts poteaux, au sommet desquels on arrive par des gradins, ou seulement à l'aide des inégalités du terrain. Là, six grands câbles, tressés avec des sarments de liane, sont jetés de l'une à l'autre rive, de manière à ce que quatre d'entre eux forment le plancher, et les deux autres les gardes-fous; sur les câbles du milieu on attache de gros bâtons recouverts avec des branches d'arbres. Il serait imprudent de vouloir donner à ces ponts une trop grande tension: aussi forment-ils au-dessus de l'eau un arc dont les oscillations rendent le trajet souvent périlleux, et toujours effrayant. Les chevaux passent l'eau à la nage, ce qui les expose maintes fois à être attaqués par les alligators.

Mais il en est d'autres d'une structure infiniment plus simple, et qui, cependant, offrent peut-être moins de danger que les précédents: en certaines localités, on les nomme *tarabites*. La tarabite est un gros câble formé soit avec des cordes en liane, soit avec les fibres de l'agavé, ou même des lanières de cuir; à elle seule elle constitue un pont. Le voyageur s'assied sur un mannequin, ou sur un simple filet soutenu par plusieurs cordes dont les bouts, réunis en faisceaux, sont attachés à un grand croc adapté à la tarabite. Des hommes et des chevaux, placés sur la rive opposée, tirent cet attelage au moyen d'une seconde corde (voy. pl. 4). Mais il arrive quelquefois que le voyageur est privé de ce secours; il doit s'aider alors des pieds et des mains pour achever ce périlleux funambulisme. (Voy. pl. 5.)

Les lacs abondent sur toute la surface de la Colombie, et il en est plusieurs d'une vaste étendue. Leur nombre est si considérable, qu'il serait impossible de les mentionner tous: quelques-uns même ne sont que des marais qui disparaissent après la saison des pluies. Nous avons déjà parlé

du lac Guatavita, du Parime; nous mentionnerons encore celui de Valencia, dans le Vénézuéla, remarquable par la belle culture de ses rivages.

On concevra aisément, d'après ce que nous venons de dire, combien doit être varié le climat d'une contrée où les accidents du terrain offrent tant de contrastes; où la force de la végétation entretient une si grande humidité; où l'enfoncement des vallées sert, en quelque sorte, de réservoir aux ardeurs du soleil équatorial; où, enfin, les sommités volcaniques présentent éternellement des masses de neige. Les chaleurs suffocantes par leur continuité n'y sont pas, toutefois, ce qu'on pourrait supposer. Le thermomètre de Réaumur se soutient, dans la plupart des localités les plus chaudes, entre 28 et 30 degrés, rarement il atteint le 34°. Quant au fameux plateau de Bogota, il offre, grâce à son élévation, la température et les productions de la France et de l'Allemagne; il s'élève à la même hauteur, au-dessus du niveau de la mer, que le sommet du mont Canigou, dans les Pyrénées.

Tel est, en peu de mots, l'aspect de ce pays, dont les colons, espagnols, hollandais ou anglais, sont venus, tour à tour, fouiller les entrailles. Leur avidité était en quelque sorte excusable, tant il semblait que les riches métaux et les pierres précieuses y avaient été prodigués par les mains généreuses de la nature! Mais on est convaincu aujourd'hui que l'ancien monde s'est exagéré la richesse métallique du nouveau, dont l'importance n'est réellement fondée que sur les produits de l'agriculture. La guerre de l'indépendance avait considérablement ralenti les travaux; des compagnies anglaises ont repris, en 1824, l'exploitation des mines abandonnées. On estime que les *lavages* de la Nouvelle-Grenade ont fourni, dans les dernières années de paix, plus de 18,000 marcs d'or. Le Choco et Barbacoas offrent en abondance l'or et le platine; la vallée de Santa-Rosa, dans la province d'Antioquia, les

Andes de Quindiu et de Guazum, près de Cuença, du mercure sulfuré. Il existe encore des filons aurifères ou argentifères sur plusieurs points du littoral de la province de Caracas. Le plateau de Bogota fournit du sel gemme et de la houille. Mariquita, Pamplona, Leyva possèdent des mines d'argent; le Cauca des mines d'or; Moniquira du minerai de cuivre; les environs de Sogamoso abondent en minerai de plomb, ceux de la Plata en minerai de fer. Les lavages de la Cordillère fournissent des émeraudes, des cornalines, des agates et autres pierres précieuses; on trouve auprès de Muzo, dans le Cundinamarca, la plus riche mine d'émeraudes connue. Enfin, il existe au Rio-Hacha, de l'île de la Marguerite, ainsi que dans l'archipel de *las Perlas*, au golfe de Panama, des pêcheries de perles; ces globules ne sont pas, il est vrai, d'une aussi belle couleur que ceux qui nous viennent de l'Orient, et en peu d'années ils prennent une teinte jaunâtre. En 1823, le congrès a cédé à une compagnie anglaise le privilège de cette pêche.

On voit, dans l'archipel de *las Perlas*, un petit îlot, nommé *Cubagua*; il fut jadis célèbre, notamment un siècle après la découverte du nouveau monde, par la fécondité de sa pêcherie de perles. On assure que le produit s'en élevait annuellement à plus de huit cent mille dollars (quatre millions de fr.). Les pêcheurs avaient élevé à *Cubagua* une ville opulente, le *Nouveau-Cadix*, dont on ne retrouve plus même les vestiges. Aujourd'hui cette mine d'huîtres perlifères est entièrement épuisée, et *Cubagua* est devenu un îlot désert et stérile.

Les métaux précieux cachés dans le sein des montagnes forment des zones superposées les unes sur les autres, et, par une heureuse disposition, les plus riches sont les plus à portée de l'homme. Au-dessus de l'or et du platine, vient la région de l'argent; celle du cuivre la domine, et se trouve elle-même dépassée par la zone du fer.

Les parties hétérogènes qui forment le sol sur lequel s'appuie la Cordillère, contiennent des agrégations de coquillage, et, çà et là, quelques débris de pétrifications animales appartenant à des genres disparus ou inconnus.

Si la nature ici s'est montrée prodigieuse dans la dispensation des métaux précieux, elle n'a pas été moins généreuse dans la distribution des richesses agricoles.

Le cacaoyer cultivé (*theobromacacao*) de la côte de Caracas a une grande renommée: cet arbre, qui abonde dans plusieurs autres provinces de la Colombie, appartient à la famille des *malvacées*; il a le port d'un cerisier de moyenne taille, et se plaît surtout dans les terrains humides, riches et profonds. La Colombie en possède plusieurs espèces *Th. sylvestris*, *guyanensis*, *bicolor*; mais c'est le fruit du cacaoyer cultivé qui fournit ces précieuses amandes si recherchées dans le commerce pour la confection du chocolat.

Les plantes médicinales y sont aussi variées qu'abondantes: nous nous bornerons à mentionner plusieurs espèces de quinquina (*cinchona condaminea*, *cordifolia*, *lancifolia*, *oblongifolia*, *ovalifolia*); la salsepareille, l'unonafébrifuge, le gaïac (*guaiacum officinale*); le *myroxylon peruiferum* (baume du Pérou); l'ipécacuanha (*cephalis ipecacuanha*); le sang-dragon (*pterocarpus draco*); les *strychnos*, les *jatropha*, etc.

A la tête des plantes les plus dignes d'arrêter l'attention des naturalistes, on peut faire figurer le mancenillier (*hippomane-mancenilla*). C'est surtout aux environs de Bogota que se trouvent les plus beaux individus de ce genre. Chacune des parties de cet arbre distille un lait vénéneux, dont une seule goutte, tombée sur le corps humain, suffit pour y produire une ampoule douloureuse, qu'il faut ouvrir avec précaution et soigner comme une plaie. Ses émanations, chassées par le vent, portent au loin les maladies et la mort; les oiseaux fuient son om-

brage perfide, et les poissons trouvent la mort dans les eaux qui baignent ses racines. Les Indiens se servent du suc du mancenillier pour empoisonner leurs flèches; ces armes conservent long-temps leur funeste propriété.

Le bois de cet arbre est, dit-on, fort bon pour les constructions navales. Les ouvriers chargés de le couper prennent pour cela beaucoup de précautions : ils commencent par allumer un grand feu autour du tronc, afin de dessécher l'humeur vénéreuse qui en découle de toutes parts; ils s'en approchent ensuite, en ayant le soin de ne pas se trouver sous l'air de vent, et mettent devant leurs yeux une gaze très-fine qui les préserve de tout contact avec cette plante redoutable.

Les Indiens et les nègres ont une grande confiance dans le suc des feuilles du guaco (*mikania-guaco*) pour guérir les morsures des reptiles venimeux; et ici encore il faut reconnaître le soin de cette providence intelligente qui a mis le remède à côté du mal. Le docteur Mutis, célèbre naturaliste de Bogota, ayant communiqué, il y a peu d'années, ce remède à plusieurs Européens, l'un d'eux, plein de zèle pour la science, consentit à en faire l'essai sur sa personne. Il soumit sa main à la morsure d'un serpent reconnu pour appartenir à l'espèce la plus malfaisante; mais à peine les premiers symptômes du venin commençaient-ils à se manifester, qu'un nègre qui dirigeait l'opération se hâta d'exprimer sur la plaie le suc de quelques feuilles de *guaco*, et, en peu d'instants, le patient, parfaitement rétabli, se trouva en état de retourner à ses occupations.

La flore colombienne possède encore le bananier (*musa paradisiaca*), l'ananas; le rocou (*bixa orellana*), les palmiers de toute espèce, le cocotier, le cirier (*myrica cerifera*), et le *ceroxylon andicola*, qui tous deux fournissent une cire propre à l'éclairage. Sur les côtes de Cumana et de Valencia on trouve le cactus à cochenille, le nopal, l'agave americana et

la vanille de Turiamo. Les forêts de la Cordillère abondent en bois de teinture; on y voit également l'acajou, le *cedrela odorata*, le *peperonia*, etc.

Parmi les plantes introduites ou améliorées par les Européens, nous mentionnerons la canne à sucre, le café, le cotonnier, l'indigotier et le tabac; on y cultive enfin, avec succès, le riz et les autres céréales.

Ce pays, couvert de vastes prairies, de forêts impénétrables pour le voyageur, de montagnes d'une hauteur prodigieuse, doit offrir nécessairement une grande variété d'animaux de tout genre, chacun vivant dans la région qui lui est propre. Nous ne parlerons pas des animaux domestiques, dont les Européens ont introduit la majeure partie; la nomenclature en serait aussi longue que fastidieuse. Nous nous hâtons d'aborder la liste de ces êtres plus heureux, sans doute, qui vivent loin des lieux où l'homme a fixé sa demeure, toujours prêts à lui disputer ses titres à la royauté. Le tigre marche à leur tête, et ses diverses espèces forment une formidable liste capable de faire pâlir d'effroi le plus intrépide chasseur : le couguar, le jaguar, l'once, la panthère, le chat-tigre, le léopard et le tigre unicolore, qui glissent sans bruit dans les hautes graminées des *llanos* et des *pampas*, d'où ils s'élançant, la nuit, en poussant d'affreux rugissements.

Les eaux de l'Orénoque, celles de l'Amazone et du Magdalena servent de retraite à cette variété de l'espèce crocodile, connue sous le nom d'alligators ou caïmans.

L'alligator atteint une longueur de douze à treize pieds; son ventre est d'un bleu nuancé de vert, et son dos noirâtre. On voit ces reptiles flotter par bandes, comme des troncs d'arbres, sans paraître effarouchés par le passage des plus grandes embarcations. Rarement ils attaquent l'homme, excepté dans l'eau, où ils ont sur lui un grand avantage, tandis que sur terre la lenteur de leurs mouvements les met à la discrétion d'un ennemi plus agile et aussi brave. On a remarqué que les

alligators de la Colombie sont devenus plus voraces depuis que les fleuves de ce pays ont charrié tant de cadavres, dans la guerre de l'indépendance. Mais bien long-temps auparavant, les nègres avaient déjà pour principe de détruire promptement l'alligator qui avait une fois fait un repas de chair humaine, et cela moins par esprit de vengeance que parce qu'ils sont convaincus que le monstre, une fois mis en goût, tentera audacieusement de faire de nouvelles victimes.

Dans les forêts, les arbres sont unis entre eux par des guirlandes de lianes, où se balancent de nombreuses tribus de singes : l'atèle, le lagotriche, les sagouins, les sapajous et les tamarins. Là se cachent aussi plusieurs groupes de cette famille de quadrupèdes que l'homme sacrifie à ses besoins ou à sa curiosité : le fourmillier à l'élégante fourrure, le chinchilla, sorte d'écureuil qui habite les régions tempérées de la Cordillère, et dont la dépouille est si recherchée dans le commerce ; le coati, le tapir, le bizarre *chlamyphore* ou porte-manteau, et le tatou cuirassé (*armadilla*).

Sur le versant des Cordillères, on voit errer des troupeaux de lamas (*camelus glauca*). Ces animaux, avant que les Européens eussent multiplié la race des chevaux et celle des mulets, rendaient aux Américains les mêmes services que les Arabes reçoivent du chameau. Ils ont les allures de ce quadrupède sans en avoir la difformité. Patients et sobres, ils sont encore utiles en certains passages périlleux pour le transport des marchandises. Leur pas est lent et assuré, mais rien ne saurait les engager à accélérer leur marche. Insensibles aux coups comme aux bons traitements, ils se couchent quand on les presse trop, et se laisseraient tuer plutôt que de céder à la volonté de leur conducteur. (Voy. pl. 1.)

Les reptiles et les insectes sont un des principaux fléaux de ces belles contrées. Autour des troncs robustes et larges se roulent des serpents géants, dont les yeux ont l'éclat et

la couleur du rubis : le *boa constrictor*, le *crotale dryvas*, ou serpent à sonnettes, l'acrochorde, l'erpéton lenticulé, les couleuvres, et vingt autres espèces non moins à redouter. Sous l'herbe des prairies et sous le chaume des toitures se cachent les scorpions, les acares, dont la piqure occasionne la chute des cheveux, et ces millions de moustiques et de maringouins, qui n'épargnent ni le nègre, ni le blanc, ni l'Indien, ni l'Européen.

Parmi les animaux malfaisants, le *vampire sanguinaire* vient réclamer l'une des premières places. Cette redoutable espèce de chauve-souris se cache le jour sous la toiture des cabanes ; elle en descend la nuit furtivement, se glisse auprès de l'homme endormi, lui ouvre doucement la veine, se repaît de son sang, et le fait ainsi passer, sans douleur, du sommeil à la mort.

Dans cette succincte nomenclature, l'ornithologie aurait mérité peut-être la première place, par les richesses de ses détails.

Sur les sommets neigeuses de la Cordillère, le *condor* étale son immense envergure et décrit de grands cercles, ou se balance mollement sur le flanc des nuages. Tout d'un coup il s'arrête, le cou tendu, l'œil en feu, les ailes ployées. Il tombe, ou plutôt il se précipite avec la rapidité de la foudre, et disparaît dans les profondeurs de la vallée. Son œil perçant a découvert une proie, un cadavre dégoutant, fétide ; car le condor partage les goûts dépravés de la race ignoble des vautours. Il reparait bientôt, étreignant dans ses serres les débris de ce hideux festin, et remonte aux solitudes éternelles où nul écho ne répétera ses cris de joie.

L'aigle lui-même a fixé son séjour dans les régions inférieures.

Plus loin, nous retrouvons les domaines où s'agitent et sautillent, se jouent et se pavent de brillantes légions de perroquets, d'aras, d'amazones, de cotingas jaunes, de tangaras écarlates, de pitpits verts, de

colibris et d'oiseaux mouches, émeraude, topazes, saphirs et rubis vivants. L'or et l'azur, la pourpre et l'ébène voltigent et se reflètent sur le vert feuillage de la forêt.

Enfin, les côtes poissonneuses de la Guayra sont peuplées de pélicans, ce cygne difforme, dont le bec prodigieux fournit la *blague*, sorte de poche fort recherchée par les fumeurs.

Lorsque les habitants de l'ancien monde eurent appris la route qui conduisit au nouveau, ils rencontrèrent, dans les contrées que nous comprenons aujourd'hui sous le nom de Colombie, deux sociétés d'hommes parfaitement distinctes. La première était composée d'individus sauvages, féroces, anthropophages, habitant les vastes plaines de Caracas, de Cumana, de l'Apure et de l'Orénoque. Ces populations malheureuses vivaient de fruits nés sans culture, de pêche et de chasse. Dans la saison des inondations, on les apercevait groupées dans le branchage des arbres, où elles établissaient momentanément leur demeure, à l'imitation des singes. La difficulté de correspondre les divisait en une innombrable quantité de petites nations, différant entre elles par les mœurs et le langage. Le plus célèbre d'entre ces peuples est celui des *Caribes* ou *Caribes*, dont on trouve les traces dans la Guyane et les Antilles.

Les hommes qui formaient ce que nous pourrions appeler le second groupe, vivaient dans un état social avancé, comparable à celui des anciens Égyptiens. Ils habitaient les parties montagneuses. C'est l'une des trois grandes nations civilisées que les Européens trouvèrent, à leur grande surprise, répandues sur le sol américain, c'est celle des *Muyscas* ou *Mozcas*, dont l'histoire rentre dans le domaine de cette notice.

Les *Muyscas* résidaient dans la province de Cundinamarca. Le plateau de Bogota était le centre de leur puissance. Leurs traditions fabuleuses suffiraient seules pour indiquer une société dont la formation remonte à

la plus haute antiquité. Leurs ancêtres existaient déjà, disent-ils, et la lune ne servait pas encore de compagnie à la terre. A cette époque, les habitants du plateau de Bogota vivaient comme des barbares. Ils étaient nus, ne connaissaient point l'art de l'agriculture, ne se nourrissaient que des aliments les plus grossiers, et se trouvaient, en un mot, plongés dans l'état le plus abject et le plus déplorable. Tout d'un coup, un vieillard apparaît au milieu d'eux; il venait des plaines situées à l'est de la Cordillère de Chingosa. Il portait une longue barbe et des vêtements, ce qui fit supposer qu'il appartenait à une race différente. Cet homme avait trois noms, mais celui de *Bochica* prévalut parmi les *Muyscas*. Il leur apprit à cultiver la terre, à labourer, à semer et à tirer de la récolte tout le parti que peut y trouver l'industrie d'un peuple agricole. Cela fait, il leur enseigna encore l'art de se vêtir suivant la différente température des saisons, à se bâtir des demeures solides, à se réunir pour vivre en société, à se secourir et s'aider mutuellement. Tant de bienfaits lui avaient attiré la vénération publique, et rien ne se serait opposé à ce qu'il jouît d'un bonheur sans mélange, si ce n'eût été la malice de son épouse *Huythaca*. Cette méchante femme se livra à d'abominables sortilèges pour faire sortir de son lit la rivière Funzha. Alors toute la plaine de Bogota fut bouleversée par les eaux; la plupart des hommes et des animaux périrent dans ce déluge, et le reste se réfugia sur le sommet des plus hautes montagnes. *Bochica*, indigné, chassa loin de la terre cette indigne compagne, ce qui veut dire qu'il la fit mourir. La tradition ajoute qu'elle devint la lune, tournant sans cesse autour de la terre pour expier sa faute. *Bochica* brisa les rochers qui fermaient la vallée du côté de Canoas et de Tequendama, pour faciliter l'écoulement des eaux; il rassembla les hommes dispersés, leur enseigna le culte du soleil, et mourut plein de jours et de

gloire. Nous ferons remarquer, en passant, que ce dernier acte de la puissance de Bochica explique, dans la pensée des Muyscas, le phénomène de la célèbre cascade de Tequendama, où les eaux du Rio-Bogota se précipitent d'une hauteur de 180 mètres environ.

Ce culte du soleil et de la lune chez les aborigènes de ces contrées est encore attesté par des monuments d'un grand intérêt pour l'histoire. Tels sont les rochers de granit des solitudes de l'Orénoque, à *Caycara*, à *Urbana*, près du Rio-Brancho et du Cassiquiare. On y voit des sculptures d'une haute antiquité, représentant, et presque à la manière des Égyptiens, les images du soleil, de la lune, ainsi que des serpents, des crocodiles, des tigres, et divers instruments ou ustensiles de ménage.

D'autres monuments déposent encore en faveur de l'ancienne civilisation des peuples trouvés sur le sol de la Colombie. On voit, par exemple, aux environs de *Cuenca*, dans le département de l'Assuay, république de l'équateur, les magnifiques vestiges de la grande chaussée construite par les Incas, ou souverains du Pérou, et la forteresse du *Cáñar*, ou *Ingapilca*. C'est un mur de très-grosses pierres de taille coupées en biseau, formant un ovale régulier dont le grand axe a plus de cent pieds de longueur. Au centre, se trouvent les ruines d'une petite maison dont l'âge égale celui de la forteresse. Ce monument est situé sur une plate-forme, au sommet d'une colline.

Les environs de *Latacunga*, sur le versant du Cotopaxi, sont également célèbres par les restes de deux monuments péruviens : le *Panecillo* et la *Maison de l'Inca*. Le *Panecillo*, ou pain de sucre, est un *tumulus* conique qui a dû servir de sépulture à un grand personnage. La *Maison de l'Inca* est un vaste bâtiment carré où l'on voit encore quatre grandes portes extérieures semblables à celles des temples égyptiens, huit chambres, dix-huit niches distribuées avec

symétrie, et quelques cylindres servant à suspendre les armes. Les pierres y sont aussi taillées en biseau.

Le gouvernement des *Muyscas* était une monarchie absolue. L'autorité de leur chef suprême, le *zaque*, n'était tempérée que par celle du souverain pontife. Le premier résidait à *Iroca*, le second à *Tunja*. Il y avait à *Sogamoso* un temple du soleil ou de *Bochica*, que les dévots allaient visiter en pèlerinage, et où l'on célébrait, tous les quinze ans, un sacrifice humain. La victime était un enfant enlevé de force à la maison paternelle, dans un village du pays connu aujourd'hui sous le nom de *San Juan de los Llanos*. C'était le *guesa*, ou l'errant, c'est-à-dire la créature sans asile; et cependant on l'élevait avec un grand soin dans le temple du soleil jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans. Cette période de quinze années forme l'indiction dite des *Muyscas*.

Alors le *guesa* était promené processionnellement par le *suna*, nom donné à la route que Bochica avait suivie à l'époque où il vivait parmi les hommes, et arrivait ainsi à la colonne qui servait à mesurer les ombres équinoxiales. Les *xèques*, ou prêtres, masqués à la manière des Égyptiens, figuraient le soleil, la lune, les symboles du bien et du mal, les grands reptiles, les eaux et les montagnes. Arrivée à l'extrémité du *suna*, la victime était liée à une petite colonne, et tuée à coups de flèches. Les *xèques* recueillaient son sang dans des vases sacrés, et lui arrachaient le cœur pour l'offrir au soleil.

Ce peuple est encore célèbre par l'usage des hiéroglyphes, et par son calendrier lunaire, gravé sur une pierre dont la découverte ne date que de la fin du seizième siècle. On sait, d'ailleurs, qu'il avait trois sortes d'année, et, par conséquent, trois calendriers. La première année était *ecclésiastique*, et se composait de 37 lunes; la seconde était *civile*, et se comptait par 20 lunes; la troisième, enfin, était l'année *rurale* de 12 à 13 lunes.

Chez les *Muyscas*, les lunaisons se

divisaient par semaines de trois jours.

Après la découverte du nouveau monde, diverses nations de notre continent se hâtèrent d'y envoyer des colonies. Les Anglais et les Français peuplèrent les côtes; les Castillans s'avancèrent jusqu'aux Andes, et osèrent même en franchir la chaîne. Ils virent dans le Cundinamarca, sur le plateau de Bogota, et à Quito, les traces d'une antique civilisation, et ils traitèrent avec ces peuples éclairés, qui se soumirent à eux, pour former un empire florissant. Les premiers, au contraire, n'avaient rencontré que des peuplades farouches, que des hordes sauvages qui reculaient devant les nouveaux venus, et refusaient la civilisation qui leur était offerte.

Parmi les capitaines célèbres que l'Espagne envoya dans ses nouvelles possessions de l'Amérique, il faut citer Quésada et Gonzalès-Pizarre, frère du conquérant du Pérou, gouverneur de Quito, vers le milieu du seizième siècle. A dater de cette époque, l'histoire de la Colombie se borne à quelques actes d'une guerre intérieure, où les succès sont variés entre les Espagnols d'un côté, les Portugais, les Anglais et les Indiens de l'autre. La fortune de l'Espagne l'emporta, et ses droits sur cette partie du nouveau monde furent unanimement reconnus. Ce fut alors que s'établit la division politique qui, à peu de modifications près, a subsisté jusqu'en 1819.

Les Espagnols appelèrent *terre ferme de l'orient* les provinces situées entre la mer des Antilles au nord, l'Orénoque et l'Apure au sud; ils y établirent un gouverneur qui résidait à Caracas, et dont le titre était celui de capitaine général de la province de Vénézuëla. C'était lui qui présidait le grand conseil appelé *real audiencia*; sa juridiction était illimitée, et il n'était responsable de ses actions qu'envers le roi. C'était, en effet, le propre d'un gouvernement sage, d'accorder la plus grande étendue de pouvoir à un agent qui résidait trop loin de la métropole pour en attendre des instruc-

tions utiles selon les exigences du moment, et qui avait à gouverner une colonie mal soumise, en présence de nombreux ennemis.

A cette capitainerie générale était jointe la Guyane espagnole.

Le territoire compris entre l'Apure et l'Amazonne fut appelé *terre ferme de l'occident* ou *Nouvelle Grenade*, et confiée à l'autorité d'un vice-roi dont la juridiction était la même que celle du capitaine général de Vénézuëla.

Les provinces de Panama et de Darien, désignées seulement sous le nom de *terre ferme*, étaient comprises dans la vice-royauté de la Nouvelle Grenade.

Le temps vint où l'Espagne, frappée par celui de qui dépendait alors la destinée de tant de rois, reçut, en frémissant, le nouveau maître qui lui était imposé. Les Colombiens, trop fiers pour se courber à l'imitation de la métropole, résolurent alors de demeurer fidèles à Ferdinand VII; mais il ne faut pas perdre de vue que ce fut moins par attachement pour ce prince que par un sentiment d'orgueil, par un instinct de liberté.

Le 19 avril 1810, une révolution soudaine éclate dans la ville de Caracas, où les insurgés établissent une junta provisoire, chargée spécialement de veiller à la conservation des droits de Ferdinand VII. Peu après, l'insurrection gagna les provinces voisines enclavées dans l'ancienne capitainerie; et dès lors, la junta de Caracas sentit son incompétence à diriger la marche de l'insurrection; elle se borna à inviter les provinces à lui envoyer des députés. Cette proposition fut généralement adoptée, et le congrès commença ses opérations.

Les Vénézuéliens préférèrent d'abord l'ancienne royauté à la nouvelle; mais bientôt ils jugèrent plus convenable de se passer de l'une et de l'autre. A peine ces législateurs improvisés eurent-ils essayé du pouvoir, qu'ils éprouvèrent le besoin d'en perpétuer l'exercice à leur profit. Le 5 juillet 1811, le congrès déclare le Vénézuëla libre et indépendant, il le constitue républicain. Cet acte mémo-

nable rompaît à jamais l'antique lien qui unissait la colonie à la métropole; mais, comme toutes les révolutions, s'il fit surgir quelques hommes à talents, il détruisit rapidement d'immenses espérances, et dévora sans pitié plus d'une grande renommée.

Trois hommes, parmi ceux qui échappèrent à l'obscurité, ont droit ici à la première mention: San-Iago Marino, Simon Bolivar, et Paëz.

Le premier, jeune étudiant, brave et intelligent, passera en peu de mois par tous les grades militaires, et deviendra l'un des plus fermes soutiens de la république.

Le second est digne de nous arrêter plus long-temps.

Simon Bolivar, né à Caracas le 24 juillet 1783, était le plus jeune des fils de D. Juan-Vicente Bolivar y Ponte, colonel de la milice des plaines d'Aragua, homme riche et considéré. Envoyé de bonne heure en Espagne, pour y perfectionner son éducation, Simon ne tarda pas à se rendre à Paris, où, pendant plusieurs années, il mena une vie active et peut-être dissipée. De là, il se rendit en Italie, et acquit dans ses voyages la connaissance des langues française et italienne, l'expérience du monde et l'usage de la bonne société. En repassant par Madrid, il y épousa la fille du marquis del Toro, et augmenta par cette alliance sa fortune déjà considérable. De retour à Caracas, il se retira dans une de ses terres, où il vécut pendant plusieurs années paisiblement, et l'on pourrait même dire obscurément, si ses manières distinguées, ses connaissances et son esprit ne lui eussent, dès cette époque, acquis une certaine renommée.

Quelques biographes ont dit que Bolivar, dans ses voyages sur le continent de l'ancien monde, rêvait déjà l'indépendance de sa patrie; mais le général Ducoudray-Holstein fait observer avec raison que cette assertion ne repose sur aucun fondement. Il ne songeait alors qu'à ses plaisirs, et, sans doute, à son futur établissement. La révolution le surprit dans sa retraite; il en accepta sans hésitation

toutes les conséquences, et se montra digne de figurer à sa tête, quoiqu'il n'en eût pas prévu l'explosion.

Bolivar était de petite taille, mais robuste et en état de supporter les plus grandes fatigues. Ses yeux larges, noirs et vifs, annonçaient une âme de feu; il avait le nez aquilin et bien fait, le front haut comme les hommes de génie, le visage long et le teint brun. Il joignait à la bravoure qui fait mépriser le danger, la prudence qui sait le mesurer pour le mieux combattre. Porté rapidement au premier grade militaire, il eut, comme Napoléon, l'art de distinguer les capacités et de les mettre chacune à sa place, et, comme lui encore, il eut le talent de ces mots heureux qui font oublier une grande infortune, ou qui paient, à peu de frais, un service éminent. Nous anticiperons sur la marche des événements, pour raconter succinctement une anecdote qui achèvera de faire connaître le héros de la Colombie.

Après une victoire qui semblait décisive pour le sort de la république, le général invite à sa table les principaux chefs de l'armée libératrice; et, parmi eux, figurait un colonel anglais, plus riche en beaux faits d'armes qu'en espèces sonnantes.— Comment donc, lui dit Bolivar en le voyant paraître, il me semble, mon brave et cher colonel, que vous avez sur vous du linge bien sale.— Général, répondit l'étranger d'un air confus et embarrassé, je dois vous avouer que je n'ai pas d'autre chemise que celle que je porte sur moi.— J'y pourvoirai, dit Bolivar. Puis se tournant vers son intendant:— Allez, lui dit-il, chercher une chemise dans ma garde-robe, et donnez-la au colonel. En recevant un pareil ordre, l'intendant manifesta une grande surprise; il ne bougeait pas, mais il voulait parler et ne pouvait que balbutier quelques mots inintelligibles.— Mais allez donc, reprit le général; plus tôt vous serez de retour et plus tôt nous nous mettrons à table. Le fidèle serviteur fit alors un grand effort sur lui-même:— Vous savez bien, général, que vous n'avez que deux che-



СОЛОМБИЕН.

СОЛОМБИЯ.

СОЛОМБИЯ.



Magdalena

Seil-Brücke über den
Magdalena-Ström.

*Pont on Cordes sur la
Magdalena.*

Мостъ въ канатахъ надъ
рѣкомъ Магдалена.

mises ; l'une est en ce moment sur vos épaules, et l'autre est chez la blanchisseuse. Sur ce, l'assemblée poussa de grands éclats de rire. — Vous voyez, colonel, dit Bolivar, que je ne suis pas plus riche que vous. Si les braves de votre trempe laissent aux Espagnols le temps de respirer, nous aurions celui d'attendre nos bagages.

Après Bolivar et Marino, Paëz fut un des généraux les plus distingués de la révolution vénézuélienne.

Paëz était fils d'un petit marchand de Valencia, dans le Vénézuéla. Il n'avait que dix-neuf ans lorsque son père lui confia quelques centaines de dollars et un bon cheval, et l'envoya faire une tournée dans la province pour acheter diverses marchandises. En sortant de la ville, Paëz est assailli par deux cavaliers qui font mine de le vouloir dévaliser ; mais le brave jeune homme montre un pistolet, le seul dont il se fût pourvu, déclarant aux bandits qu'il brûlera la cervelle au premier qui aura l'audace de porter la main sur lui ; et à peine cette menace était-elle proférée, que déjà elle avait reçu son exécution. En voyant tomber son camarade, l'autre voleur se sauva ; mais Paëz profita mal de sa victoire. Épouvanté du meurtre qu'il venait de commettre, et n'osant plus reparaitre dans son pays, il s'enfuit à Caracas, où il entra au service d'un gentilhomme qui avait de grands biens dans cette province. Le jeune fugitif n'eut pas de peine à gagner la confiance de son maître, qui en fit son intendant ; il en remplissait les fonctions lorsque éclata la révolution. Paëz en adopta les principes avec un ardeur qui appela sur lui l'attention publique. Son intrépidité était plus fougueuse, plus irréfléchie, mais peut-être plus brillante que celle des généraux que nous venons de nommer. Doué d'une force prodigieuse, il maniait la lance avec une grande habileté : à l'imitation de Murat et de Blücher, sa bravoure l'entraînait souvent à des combats singuliers à la manière antique. Il devint le favori de Bolivar, qui le poussa rapidement au grade de général ; alors

Paëz se mit à la tête des lanciers des plaines d'Apure. Ces farouches Llanceros, guidés par un tel chef, devinrent la terreur des armées espagnoles.

La guerre de l'indépendance eut une alternative de bons et de mauvais succès. Deux chefs espagnols, Boves et Moralès, défendaient avec enthousiasme la cause de la royauté ; et d'abord ils obtinrent de grands avantages. Les insurgés perdirent *Puerto-Cabello*, et furent contraints à accepter, à *Victoria*, une fâcheuse capitulation. Ce désastre amena momentanément la dissolution du congrès et l'anéantissement de la république de Vénézuéla. L'anarchie la plus complète succéda au calme éphémère que les chefs de la révolution avaient rêvé un instant. Peu de patriotes se présentaient pour recevoir des ordres, mais beaucoup aspiraient à en donner. Toutefois, la fortune de Bolivar retrouva bientôt son ascendant ; le 4 août 1813, il fit une entrée triomphale à Caracas, et prit le titre de *dictateur-libérateur des provinces occidentales de Vénézuéla* ; son collègue Marino avait pris celui de *dictateur des provinces orientales*.

Les royalistes ne tardèrent pas à reprendre une éclatante revanche : Boves avait organisé une division d'hommes de couleur, dont il excitait le courage par l'attrait du pillage. Cette bande furibonde mérita, moins par la couleur des hommes qui la composaient que par leur férocité, le surnom de *Légion infernale*. Ce fut surtout à l'aide de ce corps que Boves réussit à battre si complètement les deux dictateurs à *la Puerta*, que la cause de l'indépendance se trouva plus gravement compromise qu'elle ne l'avait jamais été. Le vainqueur se présenta aussitôt devant Caracas, et y entra avec une telle précipitation, que Bolivar et Marino n'eurent que le temps de se jeter dans une frêle barque, et de mettre le salut de la république à la discrétion des éléments. Cet événement eut lieu le 17 juillet 1814.

Nous venons de voir que le Véné-

zuela avait commencé sa révolution par la révolte du mois d'avril 1810; la Nouvelle-Grenade n'avait pas tardé à suivre cet exemple, et, dès le mois de juillet suivant, une junta provisoire s'était établie à Santa-Fé de Bogota. L'un de ses premiers actes fut d'inviter les provinces à envoyer des députés pour prendre part aux délibérations du nouveau gouvernement. Quelques-unes obtempérèrent à cette invitation, et concoururent ainsi à la formation d'une assemblée délibérante, qui s'arrogea le pouvoir législatif et exécutif. Le 27 novembre 1811, le congrès publia un acte fédéral et constitutif en soixante-huit articles; mais cet acte fut loin d'obtenir l'assentiment général, et les provinces environnantes, refusant même de le recevoir, élurent une nouvelle junta dite de *Cundinamarca*. En 1812, cette assemblée publia son projet de constitution, qui ne fut pas plus heureux que le précédent. L'anarchie était à son comble, et le désordre, toujours croissant, ne put être arrêté, même par un troisième congrès, qui s'ouvrit à Tunja le 10 septembre 1814. Les bons esprits étaient las de cet état de choses; les turbulents commençaient également à se lasser, et tous sentaient la nécessité de se réunir à Vénézuéla, pour combattre l'ennemi commun. Les chefs des deux états, cédant à l'expression de ce vœu général, se mettent en communication. Bolivar et Marino, rentrés sur le territoire de la patrie, combattent pour Vénézuéla; Castillo, Cabal et Urdaneta agissent pour la Nouvelle-Grenade. Mais la dissension ne tarda pas à éclater entre les deux républiques, car elles avaient des moyens divers pour arriver au même but : la Nouvelle-Grenade était plus réservée, plus cauteleuse; elle discutait fort habilement, il est vrai, et s'entendait parfaitement à la formation des lois organiques, mais, sur les champs de bataille, elle le cédait à Vénézuéla, dont l'ardeur et la bravoure ne connaissaient d'autre argument que celui de l'épée. Ainsi, les deux républiques naissantes, promp-

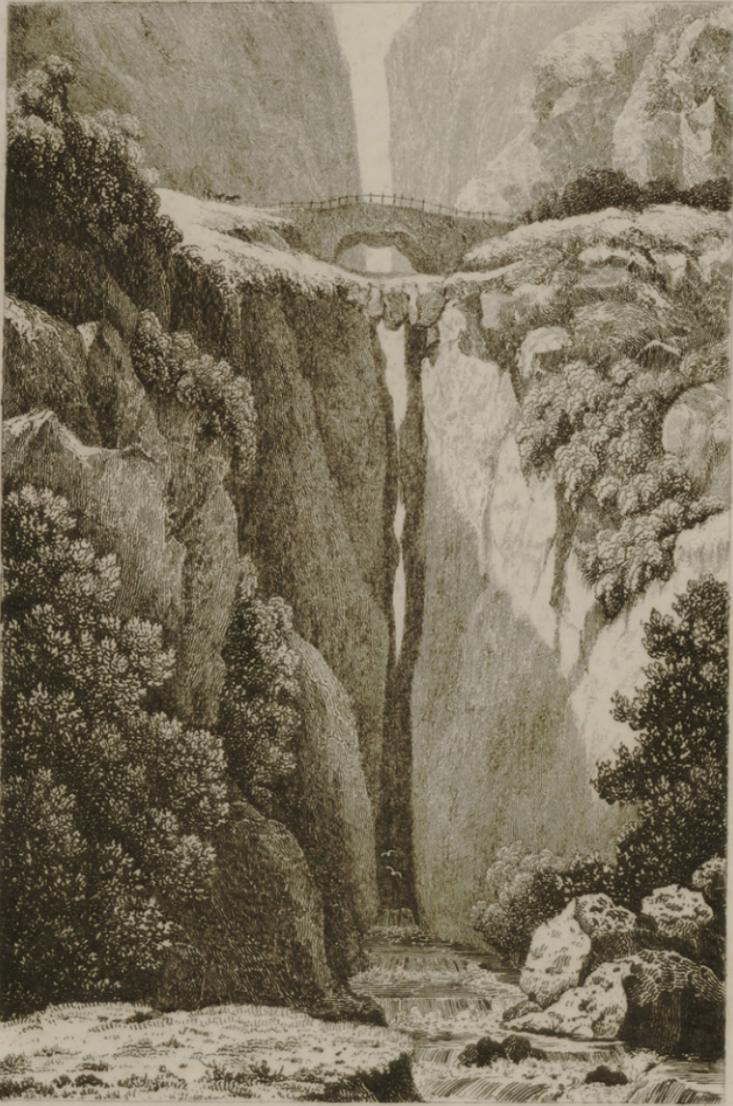
tement divisées, étaient sur le point de faire, l'une contre l'autre, le premier essai de leur liberté, lorsque la métropole leur envoya un redoutable adversaire dans le brave et fidele Morillo.

Ce général débarque à la tête de dix mille Espagnols, soldats d'élite; il renverse tout ce qui s'oppose à lui, grossit sa troupe d'une foule de mécontents, et y incorpore les débris des armées précédentes. Il entre en vainqueur à Caracas et à Carthagène, et force de nouveau Bolivar et Marino à chercher leur salut dans une prompte fuite. Ces deux illustres proscrits, retirés à Haïti, trouvent encore une fois une généreuse hospitalité auprès de Péthion. Le 3 mai 1816, Bolivar, que l'adversité ne peut abattre, reparait de nouveau sur le territoire de Vénézuéla, et prend le titre de *chef suprême et capitaine-général des forces de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade*. Les patriotes, reconnaissants de tant d'efforts, cherchent à faire oublier à leur général les malheurs qui l'ont accablé; ils le reçoivent avec les plus grands honneurs et lui donnent de brillantes fêtes. Le général Arismandy, gouverneur de Margarita, lui offre un roseau surmonté d'une tête d'or, emblème de l'autorité suprême dans un pays qui peut ployer sous le vent de l'adversité, mais qui ne rompra pas. Et cependant la fortune trahira encore une fois les armes de Bolivar! Le 16 juillet suivant, un lieutenant de Morillo lui fait éprouver une défaite si complète, que, pour la cinquième fois, le héros de la Colombie se voit contraint à se soustraire par la fuite à la colère des vainqueurs. C'en était fait de la république, si son défenseur n'eût pas eu l'âme aussi forte que son épée : l'une et l'autre semblaient se retremper dans le malheur. Bolivar se montre de nouveau vers la fin de cette même année, et change encore une fois son titre en celui de *Libérateur*. Celui-là, enfin, lui portera bonheur! Quelques succès rendent à son parti l'énergie qui com-

COLUMBIEN.

COLOMBIE.

КОЛОМБІЯ.



Shellen sc

Natürliche Brücken zu
Icononzo.

*Ponts naturels
d'Icononzo.*

Природные мости въ
Икононъ.

mençait à lui manquer. La persévérance du général triomphe de tous les obstacles, même des revers militaires. Morillo entraît-il vainqueur dans la capitale de Vénézuéla, Bolivar se montrait aussitôt dans la Nouvelle-Grenade. Le général espagnol poussait-il ses soldats victorieux dans cette dernière province, le Colombien apparaissait au même instant dans le Vénézuéla, et relevait le drapeau de la liberté plus haut que jamais. C'était beaucoup, dans une pareille situation, que de gagner du temps, car la mère-patrie était alors déchirée par des factions qui ne lui permettaient pas de songer sérieusement à reconquérir les colonies. Enfin, en l'année 1818, Bolivar put songer à unir la politique à la guerre; il convoque un congrès national à Angostura, dans le département de l'Orénoque, et en reçoit le titre de président de la république. Morillo veut enfin étouffer l'hydre dans son repaire: il ordonne à un de ses lieutenants de marcher sur la ville même d'Angostura. Mais, de son côté, Bolivar envoie son lieutenant Marino au-devant des Espagnols. Les deux partis se rencontrent à *San-Diego* (12 juin 1819); la bataille fut longue et opiniâtre, et la victoire se décida enfin en faveur des indépendants. Morillo espère en vain venger l'affront fait aux armes espagnoles; Bolivar lui-même se charge de le désabuser. A la suite d'une action des plus vives, la vallée de *Sotogamoso* voit s'anéantir la dernière armée de l'Espagne (7 août 1819). Le Colombien marche aussitôt sur Carthagène, où il fait son entrée triomphale au milieu d'une population que la joie fait délirer; et comme si ce n'était pas assez d'un si mémorable avantage, les indépendants sont à jamais délivrés du redoutable Morillo. Le roi d'Espagne a rappelé auprès de lui ce brave serviteur, dont la forte épée peut seule encore soutenir le trône chancelant.

La Colombie commence à respirer. Le congrès, assemblé à Angostura, sous la présidence d'un intègre magis-

trat, Antonio Zéa, décrète la loi fondamentale de l'union des deux états (17 décembre 1819). Désormais la Nouvelle-Grenade et Vénézuéla formeront la république de Colombie. Peu après, un congrès général s'ouvre à Rosario de Cucuta, et donne sa sanction à la loi de l'union.

Le 24 juin 1821, Bolivar cueille de nouveaux lauriers à *Carabobo*, près de Valencia; et cette mémorable victoire lui rend toutes les villes qu'il avait précédemment perdues. Le congrès général veut alors lui décerner les honneurs de l'ovation, mais le vainqueur s'y soustrait avec une modestie qui relève singulièrement l'éclat de ses triomphes. Il tente même de refuser l'autorité de la présidence, alléguant pour excuse qu'un homme comme lui était dangereux dans un gouvernement populaire, et qu'il désirait redevenir simple citoyen afin de rester libre, et pour que tous les Colombiens le fussent également.

Un an s'était à peine écoulé que déjà les États-Unis reconnaissent l'indépendance de la Colombie. Enthousiasmés par ce puissant encouragement, les Colombiens marchèrent de victoire en victoire, et, le 8 novembre 1823, la dernière garnison espagnole, celle de *Puerto-Cabello*, mit bas les armes.

Ce n'était pas assez que de rendre l'indépendance à la Colombie, il fallait encore en assurer la durée en aidant les colonies voisines à se délivrer de la domination espagnole. Bolivar, à la tête de trois mille Colombiens, vole dans le Haut-Pérou; mais nous ne le suivrons pas dans cette expédition, dont les détails doivent se trouver ailleurs. Il sera reçu avec acclamation par les Péruviens qui lui décerneront le pouvoir suprême, et, dans l'effusion de leur reconnaissance, appelleront du nom de Bolivia leur nouvelle république.

L'année 1824 fut signalée par un événement d'une grande portée: l'Angleterre, qui avait vu d'un œil mécontent l'entrée des Français en Espagne, voulut prendre sa revanche, et fit savoir aux puissances continentales

qu'elle reconnaissait l'indépendance de la Colombie. Depuis ce moment, les fluctuations de la politique remplacèrent, dans le sein de cette république, les mouvements militaires, les hommes d'épée s'éclipsant peu à peu devant les publicistes et les orateurs. Le parti qui ne voulait plus du libérateur commençait à se grossir; on se demandait si Bolivar n'était pas un ambitieux qui voulait arriver au despotisme. Il y avait là, sans doute, exagération et ingratitude; cependant il faudrait connaître bien peu le cœur humain pour ne pas croire que ce général ait pu, comme un autre, se laisser séduire par l'attrait du pouvoir, et que, voyant la liberté devenir, pour ses compatriotes, un instrument de discorde, il ait senti la nécessité de concentrer l'autorité dans ses mains et de garder en tutelle des enfants égarés.

Lorsqu'au mois de juin 1826 ce libérateur rentra sur le territoire de la Colombie, il trouva que tous les éléments de l'anarchie étaient en ébullition, et que la république se mourait, assassinée par ses propres enfants. Alors il se dit que, pour sauver la liberté, il fallait la suspendre et assumer le titre et l'autorité de dictateur. L'armée, qui lui était dévouée, applaudit à cette détermination; mais le reste de la nation ne montra pas le même enthousiasme.

Peu de mois après cet événement, les plénipotentiaires de la Colombie, du Mexique, de Guatémala et du Pérou, s'assemblèrent à Panama, et conclurent un traité d'amitié et de confédération perpétuelles en paix et en guerre.

De son côté, Bolivar avait promis de convoquer un congrès national à Ocana, à l'effet de réviser la constitution; mais, en réalité, il ne songeait qu'à faire sanctionner le pouvoir suprême déposé entre ses mains. Aussi les républicains tentèrent-ils un effort désespéré pour se soustraire à ce projet de despotisme. Une nuit (26 septembre 1828), le dictateur est éveillé par une épouvantable rumeur. Il ap-

prend que les sentinelles de son palais ont été égorgées, et que lui-même n'a pas de temps à perdre, s'il veut échapper au fer des révoltés. Il ouvre alors une croisée, et, demi-nu, il saute dans la rue et parvient à gagner une caserne, où il convoque toutes les troupes de la garnison. Il se met à leur tête et marche contre les rebelles, qu'il met promptement en fuite: plusieurs sont pris et exécutés immédiatement. Santander, vice-président du congrès, soupçonné d'être l'auteur du complot, est jeté dans une prison d'état.

Depuis ce moment, Bolivar pouvait songer à *régner* paisiblement, mais une guerre malheureuse, qu'il entreprit contre les Péruviens, fut le premier signal de ses revers. La dictature de Bolivia lui échappa, et son autorité allait recevoir d'autres échecs bien autrement sensibles.

Paëz, le brave Paëz, son ancien lieutenant, son favori, appelle les Vénézuéliens à l'indépendance (1829). Une révolution éclate également à Quito, où Florès demande la liberté pour les provinces de l'équateur. Deux partis se forment sur les débris de la constitution: celui des *unitaires*, qui veut le maintien de l'union des trois républiques, et celui des *fédéralistes*, qui demande leur séparation avec un système d'alliance. En vain Bolivar cherche à se roidir contre cet orage; il est renversé dans la poussière. En vain aussi veut-il se plier aux événements et en suivre le cours pour mieux en profiter; il se courbe pour ne plus se relever.

Le congrès national s'était assemblé à Bogota. Bolivar lui envoie sa démission, saisissant cette circonstance pour rappeler ses services et se plaindre des calomnies dont il est devenu l'objet. Le congrès feint d'hésiter, puis il accepte, comme pour son président Joachim Mosquera, et rappelle Santander, cet ennemi personnel du dictateur.

C'en est fait du parti des *unitaires*! L'ancienne république colombienne a enfanté trois états indépendants: le

Vénézuëla, dont le sort est confié à Paëz, le capitaine des llaneros; la *Nouvelle-Grenade*, qui obéit à Mosquera; et *l'Équateur*, que le général Florès a appelé à l'indépendance.

On le voit : désormais Bolivar sera déplacé partout, ou plutôt il sera trop grand pour vivre sur ce champ mutilé. Sa patrie n'est plus de ce monde. Les grandes ombres de Guillaume Tell, de Washington, de Poniatowski et de Napoléon, viennent assister aux derniers moments du héros colombien.

Humilié dans sa gloire, froissé dans ses affections, plein de pitié pour une ingrate patrie, Simon Bolivar succombe à une maladie de langueur le 17 décembre 1830, à San-Pédro, près de Santa-Marta. Il était âgé de quarante-sept ans.

Nous continuerons à désigner, sous le nom de Colombie, la confédération des républiques de Vénézuëla, de la Nouvelle-Grenade et de l'Équateur. On y compte douze grands départements, savoir : le Cundinamarca, le Cauca, l'Isthme, le Magdalena, le Boyaca, Vénézuëla, le Zulia, l'Orénoque, le Maturin, l'Équateur, le Guayaquil et l'Assuay. Trente-sept provinces sont comprises dans ces divers départements. Le nombre des villes s'élève à quatre-vingt-quinze, celui des villages à cent cinquante-quatre, celui des paroisses ou hameaux à 2,186. La superficie totale du pays est d'environ 830,000 milles carrés de soixante au degré. La population ne s'élève qu'à 2,600,000 habitants, dont 550,000 blancs et 2,050,000 hommes de couleur; dans ce dernier chiffre sont compris 110,000 esclaves.

Les Indiens des llanos n'ont reçu encore qu'une demi-civilisation. Ils sont chrétiens, mais la religion n'a pas adouci leur férocité naturelle. Leurs occupations se bornent à la garde de nombreux troupeaux, ou à la chasse des chevaux sauvages et des bêtes fauves. Leur adresse à manier le *lasso* est vraiment remarquable. Le *lasso* est une corde d'environ trente pieds de long, qui se bifurque à son

extrémité, et s'adapte à deux petites boules en fer. Lorsque le chasseur se trouve à portée de sa proie, il fait tournoyer au-dessus de sa tête le *lasso*, ployé en forme de ganse, et le lance avec la roideur d'une fronde : les boules volent, s'entre-croisent et vont saisir, dans sa fuite, la victime que le llanero a choisie. Quelquefois, courant à cheval à la poursuite d'un taureau sauvage, il le saisit par la queue, le soulève vigoureusement, le renverse, et met pied à terre sans lâcher prise.

Les habitants des llanos de l'Apuré ont acquis une grande réputation de bravoure dans la guerre de l'indépendance, sous le commandement de Paëz, le Murat de la Colombie. Ils combattent toujours à cheval, avec des lances d'une excessive longueur, et ce n'est pas leur unique trait de ressemblance avec les Cosaques de la mer Noire. Leurs chevaux sont de petite taille, mais robustes, vifs et légers à la course; les llaneros les montent à nu, et n'ont eux-mêmes pour tout vêtement qu'un simple caleçon.

Quand il court, la lance en arrêt, le llanero se couche horizontalement, la tête en avant, sur le dos de son cheval; il se précipite sur son ennemi avec la rapidité de la foudre, le frappe, et achève sa carrière sans paraître même ébranlé par ce choc violent.

Les lanciers des plaines d'Apuré étaient devenus la terreur des soldats espagnols. Un fait historique servira à faire connaître leur férocité et leur ignorance. L'un d'eux avait combattu un hussard du régiment de Ferdinand; l'ayant terrassé, il l'emmena captif pour le présenter à Paëz : — Et pourquoi, lui dit sévèrement ce général, as-tu transgressé mes ordres? N'ai-je pas prescrit de tout tuer, et de ne faire aucun prisonnier? — C'est vrai, général! répondit naïvement le llanero : aussi, je n'hésiterai jamais à verser le sang d'un guerrier; mais je n'ai pu me résoudre à tremper mes mains dans celui d'un capucin.

Il parlait de bonne foi, ayant pris le hussard pour un capucin, à cause

de ses grandes moustaches. Paëz rit beaucoup de cette simplicité, et fit grâce au prisonnier, qui entra à son service.

On calcule que le nombre des Indiens indépendants, qui errent dans les forêts et les montagnes, s'élève à deux cent mille. Les géographes indiquent sur leurs cartes les noms de ces peuplades indigènes, dont chaque village forme, en quelque sorte, une nation qui diffère de ses voisins les plus rapprochés, par ses usages, et surtout par son langage. Aussi, nulle contrée dans le monde n'offre-t-elle une plus grande variété de langues dans un espace donné.

Une grande partie du pays, occupée par ces Américains indigènes, est encore inconnue aux Européens, et ce n'est que par quelques traits généraux que nous pouvons essayer de faire connaître la physionomie de la population indépendante de la Colombie. Nous continuerons à donner à ces peuples le nom d'Indiens, qu'ils reçurent des premiers navigateurs européens, à l'époque où ceux-ci supposaient que l'Amérique confinait aux Indes orientales.

Les nations les plus considérables sont, dans les provinces méridionales de la Colombie, celles qui appartiennent à la famille péruvienne, les Mornas, les Chunancas, les Papagua, etc.; dans le bassin de l'Orénoque, les Guagivos, les Caribes ou Caraïbes, les Ottomaques; les Salivas dans les Missions; les Meypures, les Cabres dans les plaines de San-Juan; les Goahiros vers le golfe de Maracaybo; les Cunacunas dans l'isthme de Panama, etc. Les missionnaires ont eu peu de succès chez ces peuples, naturellement enclins à la paresse et à l'ivrognerie : quelquefois ils sont parvenus, à l'aide du tafia et des liqueurs fortes, à former le noyau d'une tribu civilisée; mais au premier jour de disette chacun de ces néophytes retournait à ses forêts et à la vie sauvage.

Les Indiens ont la peau cuivrée, et ils la teignent en rouge avec le rocou; il paraît même que c'est en cela que

consistent toutes leurs idées de pudeur. Une jeune fille n'oserait sortir de son carbet si elle n'avait la peau enduite de rocou; mais, au moyen de cette opération, elle ne craint plus de se montrer dans un état complet de nudité, car on ne peut donner le nom de vêtement à un petit tablier, à peine large de trois pouces, qu'elle attache sur ses hanches. Les hommes vont également dépourvus de toute espèce de vêtements. Ces sauvages sont généralement imberbes; ils portent les cheveux longs et pendants sur le cou, mais coupés, sur le front, à la manière de nos enfants de chœur. La polygamie chez eux est en usage: un Indien prend autant de femmes qu'il peut en nourrir. Les cousines appartiennent à leurs cousins par droit de naissance, et ceux-ci les épousent dans l'âge le plus tendre. Le mariage se conclut sans autre formalité qu'une réunion de parents et d'amis; où l'on chante, l'on boit et l'on danse pendant plusieurs jours; l'inceste d'ailleurs est chose assez commune parmi eux.

Leurs carbets consistent en quelques fourches surmontées d'un toit de paille, sous lequel ils suspendent leurs hamacs; et là, le suprême bonheur d'un Indien est de se balancer doucement et de fumer un cigare enveloppé de l'écorce odorante du *courimari*.

Lorsqu'une femme indienne est accouchée, son mari la remplace dans le hamac, où il demeure étendu pendant trois jours, se plaignant de grandes douleurs, et recevant les visites de ses voisins, pendant que la pauvre femme continue à vaquer aux soins du ménage. Le troisième jour, le prétendu malade fait ses relevailles et va à la chasse.

Chez la plupart de ces sauvages, on trouve établie la coutume barbare d'aplatir le crâne aux enfants nouveau-nés. L'anthropophagie n'est pas commune à toutes ces peuplades, mais elle n'y est pas rare. Elle existe principalement chez les Guagivos, qui errent le long du Méta jusqu'à son confluent avec l'Orénoque. Cette



Tarabite
(Seilbrücke)

*Tarabite
sur un torrent*

Канатная мостъ
надъ рѣкою.

peuplade féroce désolé les établissements colombiens, dont elle enlève les femmes, les enfants et les bestiaux. Les Caraïbes du continent américain ne sont point anthropophages comme ceux des Antilles : cette nation fournit les hommes les plus robustes et les plus grands du globe, si l'on en excepte les Patagons. Elle faisait autrefois avec les Européens le commerce des esclaves.

De tous les usages qui caractérisent les peuplades que nous venons de nommer, il n'en est pas peut-être de plus bizarre que celui qui distingue les Ottomaques, nation qui vit dans l'angle formé par l'Apuré et l'Orénoque, dans le haut de la province de San-Juan de los llanos : les Ottomaques mangent de l'argile, et même, pendant plusieurs mois de l'année, ils n'ont pas d'autre nourriture.

La religion de ces peuples est une sorte de *dualisme* ; c'est le combat perpétuel du bon et du mauvais principe. Ils ont des prêtres, ou jongleurs, qui gardent les idoles. Sur les bords de l'Orénoque, ces idoles sont remplacées par le *botuto*, ou trompette sacrée. Il est défendu aux femmes, sous peine de mort, de voir le *botuto*. Ils ont une grande terreur du mauvais principe, ou diable, qu'ils appellent *yrocán* ; c'est à lui qu'ils attribuent les grandes tempêtes, que nous nommons, par corruption, *ouragans*.

Nous ne parlerons ici ni des nègres, ni des mulâtres de la Colombie : leur physionomie générale et leurs mœurs trouvent plus naturellement leur place dans les articles qui traitent de l'Afrique. Les *Mélis*, produits du blanc et de l'Américain, sont des êtres généralement faibles. Il n'en est pas de même des *Zambi*, nés du nègre et de l'Américain. Le *Zambo*, d'un brun-noir cuivré, est robuste, mais féroce, voleur, et peu susceptible de civilisation.

Les descendants des colons européens qui, les premiers, émigrèrent dans cette partie de l'Amérique, ont conservé les traditions de l'orgueil

castillan, et ils y joignent l'indolence naturelle aux habitants des pays équatoriaux. Les Colombiens sont spirituels, braves, mais présomptueux ; ils ont une grande confiance dans la supériorité de leurs soldats sur les troupes européennes, et ils n'hésitent pas à mettre Bolivar au-dessus de Napoléon.

L'éducation publique est fort défectueuse, et l'éducation particulière généralement assez négligée. On compte quatre universités : Quito, Bogota, Caracas et Mérida.

L'agriculture, si l'on en excepte quelques localités, et surtout les environs de Valencia, est dans un état déplorable. Quant aux manufactures, elles y sont dans l'enfance.

Depuis le triomphe de l'indépendance, l'esclavage a été aboli, mais seulement pour ceux qui ont porté les armes, ou qui peuvent payer 200 dollars (environ 1000 francs).

Les hommes ont conservé le costume espagnol, c'est-à-dire l'habit européen, couvert du manteau castillan, sur lequel figure souvent une riche broderie. Les dames de la plaine ont modifié, assez maladroitement, l'élégant costume des Andalouses par celui des Anglaises ; elles ne sont remarquables que par leur petit chapeau de paille à bords retroussés, semblable en tout à un chapeau d'homme, mais orné de rubans et de fleurs. (Voy. la pl. 8, n° 6.)

Le costume des dames de la Cordillère est plus pittoresque ; il a, du moins, quelque chose de local qui plaît aux étrangers : il consiste en une jupe de soie noire, où la taille est indiquée sur les hanches plutôt qu'elle n'y est serrée. La tête est recouverte d'une sorte de mantille triangulaire en drap bleu, qui redescend jusqu'à la ceinture, et couvre les bras ordinairement nus. A l'imitation de l'usage espagnol, ce vêtement cache la presque totalité du visage, et ne laisse voir que le nez et les yeux, à moins qu'une heureuse maladresse, quelquefois provoquée par la coquetterie, ne la fasse s'entr'ouvrir plus que la

bienséance ne le comporte. Sur cette mantille est posé un chapeau de feutre à larges bords, semblable à peu près à celui des paysannes de la Provence.

Les Colombiens sont sujets à de graves maladies. De bonne heure ils commencent à se plaindre de douleurs rhumatismales; mais leurs véritables fléaux sont la fièvre jaune, la dysenterie, le vomissement noir, et surtout la lèpre, *el mal de la elefancia*. La lèpre passe, en ce pays, pour une maladie incurable; aussi, à peine un individu en est-il atteint, qu'on l'arrache à sa famille, quelque riche ou considérable qu'elle soit, pour le jeter dans un hospice spécial, appelé *Léproserie*, et là, privé de toute communication avec l'extérieur, abandonné à la brutalité d'un impatient mercenaire, le malheureux se voit perdu sans ressource; le désespoir s'empare de lui, son mal redouble, et il succombe victime de l'ignorance et des préjugés de son pays.

Parmi les léproseries les plus renommées, c'est-à-dire parmi les boucheries les mieux approvisionnées, il faut compter celles de Carthagène.

Il nous reste à ajouter que, dans un grand nombre de localités de la Colombie, les individus de l'un et de l'autre sexe sont sujets à la difformité connue sous le nom de goître. Les étrangers eux-mêmes, après quelque temps de séjour, n'en demeurent pas exempts.

Les mœurs espagnoles se retrouvent fidèlement copiées en tout ce qui concerne les pratiques extérieures de la religion. Le nombre des couvents de l'un et de l'autre sexe, les règles un peu relâchées de ces établissements, les allures mondaines des moines et des nones, leurs écarts publics, tout y rappelle la métropole. Le costume des ecclésiastiques consiste habituellement en une robe noire, couverte du manteau espagnol, et en un chapeau à larges bords, orné de cordons et de glands. (Voy. la *pl.* 8, n° 1.)

BOGOTA n'est pas la ville la plus peuplée de la Colombie, mais elle en est la capitale, et, à ce titre, elle

mérite la première mention. Sa population est d'environ 35,000 âmes. Les Espagnols la nommèrent Santa-Fé; les Colombiens l'appellent Bogota, et les cartographes lui donnent le nom de Santa-Fé-di-Bogota, ou, encore, Santa-Fé-di-Colombia.

Le climat y est excessivement pluvieux; et les tremblements de terre y sont si fréquents, qu'on en reconnaît les traces sur tous les édifices.

On remarque la cathédrale, bâtie en 1814, quelques places publiques ornées de fontaines, le palais du sénat, le musée d'histoire naturelle, et plusieurs couvents. Il y a un théâtre, un hôtel des monnaies, une université, une école de médecine, une bibliothèque, un observatoire, un jardin botanique et une académie.

C'est dans les environs de Bogota, près de Fusagusa, que se trouvent les deux ponts naturels d'Incononzo: ce sont de grands rochers tombés au-dessus du torrent de la Summa-Paz, de manière à se soutenir mutuellement. Le plus élevé de ces ponts forme une arche d'environ 50 pieds de longueur, sur 40 de largeur. (Voy. la *pl.* 3.)

Parmi les sables que charrient les eaux descendues de la Cordillère, on trouve souvent des paillettes d'or, des pyrites ferrugineuses et des émeraudes. Quelques esclaves, dressés à ce travail, lavent ces sables pour en retirer les matières précieuses; et on a remarqué que les nègres étaient les plus habiles en ce genre d'occupation. Le Cundinamarca, dont Bogota est la principale ville, fournit les plus riches lavages d'or de la Colombie.

C'est aussi dans ces mêmes localités, près du village de Muzo, que se trouve une des plus riches mines d'émeraudes connues: on les appelle à tort *émeraudes du Pérou*; et c'est sous ce nom qu'on les expédie en Europe et même dans l'Orient.

A Mariquita, dans la même province, on voit des mines d'or et d'argent exploitées par une compagnie de capitalistes anglais. Ces insulaires ont le monopole de l'exploitation des mines de la Colombie; mais, jusqu'à pré-

COLUMBIEN.

COLOMBIE.

КОЛОМБІЯ.



Boa Constrictor.

Boa Constrictor.

Боа констрикторъ.

sent, ils ont perdu leurs capitaux à ce genre d'industrie. Il en a été de même de leurs premières opérations commerciales avec ces nouvelles républiques. Les guerres civiles, le peu de confiance dans la stabilité des institutions, et le défaut de connaissances locales, ont fait regretter amèrement aux Anglais la précipitation de leurs premières spéculations. Ainsi, on peut tirer de ce fait cette conclusion, que les chambres de commerce de nos grandes villes s'étaient trop hâtées de reprocher au gouvernement français la lenteur qu'il mettait à établir des relations officielles avec les nouvelles républiques de l'Amérique du sud. Sans doute cette lenteur pouvait tenir à des considérations politiques susceptibles d'être combattues sous d'autres rapports; mais il nous sera permis de dire que les résultats matériels, les seuls, à vrai dire, que se propose le commerce, ont justifié cette conduite, en préservant nos spéculateurs des pertes énormes que les Anglais ont éprouvées.

Enfin, c'est encore dans le Cundinamarca que l'on trouve l'usage singulier, et on pourrait dire barbare, de voyager à *dos d'homme*, comme ailleurs on voyage à *dos de mulet*. Les malheureux *cargueros* qui servent de monture à des voyageurs peu philanthropes, sont, pour la plupart, Indiens ou Métis. Vêtus légèrement, et armés d'un long bâton, ils voyagent pendant plusieurs jours consécutifs, exposés à l'inclémence de la température, à travers un pays rocailleux et bouleversé, portant sur leurs épaules un fardeau qui s'élève à huit arrobes (environ 100 kilogrammes). Deux courroies qui leur ceignent les épaules supportent une chaise sur laquelle le voyageur s'assied, armé d'un large parasol; et quand il trouve que sa monture va trop lentement, ou n'a pas le pied assez sûr, ni le trot assez doux, il ne craint pas de lui cingler un coup de cravache, ou de lui promener ses éperons sur le flanc!!!..... (Voy. la *pl.* 8, n° 4.)

Cet usage déplorable est d'autant plus difficile à justifier, que le Cundinamarca fournit d'excellents mulets. Ces intelligents animaux ont le pied tellement sûr, que le voyageur n'a rien de mieux à faire, dans les passages périlleux, que de s'en rapporter à eux; il courrait même de grands dangers si la vue des précipices l'épouvantait au point de vouloir contrarier la volonté de sa monture. Sur la route de Honda à Bogota, les mauvais pas exercent à chaque instant la patience de l'homme et l'adresse des mulets. Tantôt ces courageux animaux gravissent ou descendent de roides escaliers taillés dans le roc; tantôt ils s'avancent avec précaution sur le talus d'un rocher qui surplombe un affreux précipice; ils y ramassent prudemment leurs quatre pieds, et s'élancent sur la rive opposée, à la grande satisfaction du cavalier, que la terreur a fait pâlir. (Voy. la *pl.* 6.)

Nous ne quitterons pas la province de Bogota sans dire quelques mots des paysans du plateau. Ces Indiens, à demi civilisés, n'ont, pour la plupart, d'autre vêtement qu'une sorte de manteau de drap qui leur couvre la tête, se serre autour du cou et descend jusqu'à l'orteil. Les deux sexes posent sur ce vêtement un petit chapeau de paille ou de feutre. Les hommes ont le menton garni d'une touffe de barbe assez semblable à celle des boucs; leurs yeux, petits et bridés comme ceux des Chinois, leur donnent un air de ressemblance avec ce dernier peuple. Ils sont assez bons cultivateurs, et moins indolents que leurs compatriotes des basses régions. (Voy. la *pl.* 8, n° 3.)

QUITO, capitale du département de l'Équateur, et, aujourd'hui, de la république de ce nom, est la ville la plus considérable de la Colombie, sa population s'élevant au double de celle de Bogota. Quatre rues seulement y sont pavées; les autres sont tortueuses et obscures. Cependant on y remarque quelques beaux édifices, des églises fort riches, des manufactures d'étoffes, de coton, de lin et de flanelle,

une bibliothèque publique, une école normale et une université renommée. L'église des jésuites est d'une grande beauté : chacun des piliers qui en décorent la façade est formé d'un seul bloc de pierre blanche, et n'a pas moins de trente pieds de haut. L'architecte y a adopté l'ordre corinthien.

Quito a acquis, en France, quelque célébrité par le séjour qu'y ont fait, en 1736, les académiciens envoyés par l'Académie des sciences de Paris pour mesurer un degré du méridien. Ces intrépides géomètres élevèrent la croix qui devait leur servir de signal sur l'une des cimes du Pichincha.

Les environs de cette ville sont intéressants par la présence de plusieurs volcans, dont le moins élevé surpasse l'Etna de près de mille toises. A leur tête figure le formidable Cotopaxi, dont les flammes se sont élancées quelquefois à la hauteur prodigieuse de trois mille pieds au-dessus du cratère. En 1748, ses détonations portèrent la terreur jusqu'à Honda, c'est-à-dire à une distance de deux cents lieues. Vingt années après il vomit une telle quantité de cendres, que les habitants des villes voisines durent se pourvoir de lanternes pour circuler dans les rues jusqu'à trois heures de l'après-midi.

La cime majestueuse de l'Ilmissa est célèbre, dans cette même région, pour avoir été mesurée, à l'aide du baromètre, par Bouguer.

Nous mentionnerons encore le *volcan d'Antisana*, la plus élevée de toutes les montagnes ignivomes du globe. Sur les flancs de ce volcan se trouve la *métairie* dite *d'Antisana*; ce lieu *habitable et habité* est situé à environ douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

CARACAS est la capitale de la république de Vénézuéla. Sa population est, dit-on, de quarante-cinq mille âmes. Elle est bâtie dans une vallée pittoresque, où quatre ruisseaux limpides viennent lui porter le tribut de leurs ondes; mais les hommes et les éléments se sont conjurés pour anéantir les sources de sa prospérité. Un affreux tremblement de terre la ruina en 1812;

et les armées belligérantes se donnèrent dans ses murs plus d'un rendez-vous, dont elle conservera long-temps les traces déplorables.

Le commerce de Caracas est assez considérable; il se fait par le port de la Guayra, petite ville de quatre mille âmes.

CARTHAGÈNE, première place forte de la Nouvelle-Grenade, est la station ordinaire de l'escadre colombienne. Les trois républiques peuvent armer quinze à vingt bâtiments de guerre, dont deux vaisseaux et trois frégates.

Le commerce de Carthagène est assez étendu, c'est l'entrepôt de Panama. On y compte dix-huit mille habitants, dont la majeure partie se compose d'hommes de couleur, population paresseuse, et cependant vive et emportée. Les blancs, ou ceux qui en prennent la dénomination, sont plus calmes et non moins ennemis du travail. Les femmes de couleur à Carthagène sont généralement grandes et bien faites; les Indiennes elles-mêmes ne manquent pas d'agrémens.

Carthagène, que ses rues étroites et sombres, ses longues galeries, font ressembler à un cloître, possède une fontaine dont l'eau est passablement bonne. Cette ville a beaucoup souffert pendant la guerre de l'indépendance. C'est, d'ailleurs, un séjour malsain, où la fièvre jaune exerce souvent d'affreux ravages; mais, pendant les grandes chaleurs, les étrangers et les principaux habitants se retirent à *Turbaco*, village indien, éloigné seulement de quelques lieues.

Turbaco est remarquable par ses volcans d'air. De sourdes détonations, qui se succèdent à peu d'intervalles, donnent lieu à une éruption d'air et quelquefois à une éjection boueuse qui se dégage d'une série de petits cônes appelés dans le pays *volcan-citos*. (Voy. la pl. 2.)

La population de Panama, chef-lieu du département de l'Isthme, s'élève à dix mille âmes. Cette ville recevait autrefois les métaux précieux que le Pérou destinait à l'Europe. Elle est encore célèbre par le projet de jonction

des deux Océans, et par le congrès qui s'y tint en 1826.

Le département de l'Isthme est généralement malsain. On y voit surtout la petite ville de Portobello, surnommée le tombeau des Européens.

Maracaybo est une jolie et importante ville de 18 à 20 mille habitants, sur les bords du lac de ce nom.

Après ces villes, nous signalerons Cuença, dont les environs possèdent le redoutable *paramo* d'Assuay, jalonné par les cadavres des voyageurs que les tempêtes annuelles y font périr; Cumana, ville de guerre; Guayaquil, remarquable par son chantier et son arsenal; Popayan, flanqué par les grands volcans de Puracé et de Sotara; Tunja, ancienne capitale des Muyscas; Valencia, sur les bords pittoresques et salubres du lac Tacarigua ou Valencia; Loxa, qu'entourent de vastes forêts de quinquina (*cascarilla de Loxa*); Pasto, bâti au centre d'une ceinture de volcans et de soufrieres; Pamplona, Angostura, Quibdo et Mompox, qui ne sont pas moins dignes d'appeler l'attention du voyageur.

Dans les vastes solitudes de l'Assuay, à quelques milles de San-Jaen de Bracamoros, on trouve sur le versant de la Cordillère, dans le paramo de Chulucanas, les ruines d'une ancienne ville de ce nom, remarquable par l'alignement de ses rues et la beauté de ses édifices.

La Colombie, telle qu'elle existait sous la domination espagnole, consommait annuellement pour environ quinze millions de piastres (de 5 fr.) en marchandises étrangères. L'hôtel des monnaies de Bogota donne annuellement un million cinq cent mille piastres; celui de Popayan un million. Les articles d'exportation consistent en métaux, pierres précieuses, cacao, sucre, café, tabac, coton, cuirs, quinquina, bois de teinture, indigo, fourrures, etc.

Malgré les savantes recherches des Humboldt, des Mollien, des Thompson, des Rengger et des Longchamp, la statistique commerciale de ce pays est peu connue : on ne pourrait pré-

sentir à ce sujet que des conjectures hasardées.

Il est pénible, en terminant cette notice, d'avoir à émettre l'opinion que la Colombie, déchirée par une longue révolution, nourrissant sur son sein une population composée des éléments les plus hétérogènes, sera longtemps encore bouleversée par les fléaux de la guerre et de la discorde. La civilisation, les sciences et les lettres ne sauraient recevoir aucun développement sous l'empire des circonstances fâcheuses qui pèsent encore sur ce beau et malheureux pays.

GUYANES.

La contrée comprise sous ce nom est une vaste portion du continent américain méridional. Ses limites naturelles sont : à l'est, l'Océan atlantique; au nord et au sud, deux des plus grands fleuves du monde, l'Orénoque et l'Amazone; à l'ouest, sa profondeur est indéterminée.

En 1535, Diégo de Ortaz entreprit, le premier, d'entrer dans les bouches de l'Orénoque. Son zèle n'eut pas le sort qu'il méritait; mais il ne renonça à son entreprise qu'après avoir perdu la majeure partie de ses vaisseaux et de ses compagnons. Ce désastre ne le rebuta pas, et, dans un second voyage, il parvint à remonter le fleuve jusqu'à la rivière Méta.

Vers cette même époque, Quésada, gouverneur de la Nouvelle-Grenade, envoya Antoine Perreo dans la Guyane. Cette expédition fut plus funeste encore que les précédentes. Les précautions étaient si mal prises, ou les dangers si formidables, que Perreo et ses gens y succombèrent tous.

Gonzalès Pizarre, frère du fameux conquérant du Pérou, séduit par les récits merveilleux qu'on lui faisait de l'*El-dorado*, se mit en tête de conquérir cette contrée fabuleuse (nous en avons parlé à l'article Colombie). Il chargea de vivres et de provisions de toute nature un léger brigantin qui naviguait sur une rivière que nous croyons être le Rio-Napo, et lui-même

se mit en route par la Cordillère, suivi de 400 Espagnols et de 4000 Indiens. Le navire étant entré dans un fleuve qui le conduisit loin de l'expédition, le commandant résolut d'abandonner Pizarre. Il se trouvait sur l'Amazone, qu'il descendit jusqu'à son embouchure, d'où il fit voile pour l'Espagne.

Privé de cet important secours, Pizarre se trouva dans le dénûment le plus complet : ses compagnons, accablés de lassitude, cédant à l'excès des souffrances et des besoins, menacèrent de se révolter. Force fut au chef de leur céder ; il opéra sa retraite et retourna à Quito.

Peu de temps après cet événement, Diégo de Ortaz, revenu avec des lettres de commandement octroyées par Charles-Quint, fonda la ville de Saint-Thomas.

Les Français commencèrent à visiter la Guyane dans les premières années qui suivirent la découverte de l'Amérique. Ils n'y étaient pas attirés par l'espoir d'en retirer de riches métaux, mais par celui d'y fonder des établissements de commerce pour l'échange des marchandises ; ils en tiraient notamment des bois de teinture. En 1555, le chevalier de Villegagnon, imbu de ses opinions de Calvin, conçut le projet d'y établir une colonie de protestants ; mais il lui fallut user de ruse pour obtenir de Henri II les secours dont il avait un besoin indispensable. Ce prince, croyant agir dans l'intérêt d'une spéculation commerciale utile à la France, accorda à Villegagnon trois vaisseaux bien équipés. L'aventureux calviniste se dirigea vers le Brésil, où les Portugais le reçurent hostilement, et le contraignirent à fuir dans la Guyane avec les débris de son expédition.

En 1624, une société de marchands qui faisaient le commerce des bois de teinture, s'organisa à Rouen, et envoya dans la Guyane une colonie d'agriculteurs qui s'établit sur les bords du Sinnamary, où elle prospéra mal. Mais il se forma bientôt après une nouvelle société, qui obtint des lettres patentes de Louis XIII, pour faire à

elle seule le commerce de la Guyane, depuis l'Orénoque jusqu'à l'Amazone ; elle prit le titre de Compagnie de la France équinoxiale. Les nouveaux colons vinrent s'établir dans l'île de Cayenne ; et nous dirons ici qu'il ne faut pas entendre par ce nom une terre qu'un bras de mer sépare du continent, mais seulement une partie du continent lui-même, enveloppée par les embranchements de la rivière Cayenne à son embouchure. Ils fondèrent en outre un établissement sur les bords de la rivière Surinam.

A cette époque, deux nations indigènes de cette partie de la Guyane, les Caraïbes et les Galibis, se faisaient la guerre. Les Français, au lieu d'observer une prudente neutralité, prirent parti pour les Galibis, et en cela ils furent d'autant plus mal inspirés, que leurs alliés eurent le dessous ; aussi se trouvèrent-ils enveloppés dans la vengeance des vainqueurs. Contraints à se réfugier dans l'intérieur des terres, ils furent assez heureux pour trouver une généreuse hospitalité chez les débris de leurs alliés vaincus.

En 1643, une compagnie se forma de nouveau à Rouen, sous les auspices de Poncet de Brétigny, devenu fameux par son ineptie et sa cruauté. Dirigée par un tel homme, elle eut le sort qu'on aurait pu lui prédire : elle fut anéantie, et Brétigny massacré par les Indiens.

Tant de désastres ne refroidirent pas le zèle des spéculateurs : une quatrième société s'organisa à Rouen, et prit également le nom de *Compagnie de la France équinoxiale*. A sa tête figuraient l'abbé de Marivaux, docteur de Sorbonne, entraîné par son zèle pour la conversion des Indiens, Boiville, gentilhomme normand, qui devait avoir le commandement militaire de l'expédition, Levendangeur, et Laboulaie, intendant de la marine. Boiville fut assassiné avant son arrivée à Cayenne ; car, à peine sortis du port, les colons s'aperçurent que la discorde s'était embarquée avec eux et menaçait d'une ruine certaine leurs futurs établissements.

Après une alternative de bons et de mauvais succès dans la guerre que les nouveaux venus eurent à soutenir contre les naturels, ils défrichèrent tout le tour de la montagne du Céperon, et y plantèrent des patates et du manioc, mais la colonie succomba bientôt sous les nouveaux revers qui vinrent l'assaillir.

Cependant les Anglais, apprenant que les Français avaient évacué leur établissement de Surinam, y envoyèrent une colonie; les Hollandais la leur enlevèrent en 1666, et s'y établirent définitivement par suite du traité de 1668. Là s'éleva la ville de Paramaribo, devenue, peu après, la plus considérable de toute la Guyane.

En voyant l'Espagne, la France, la Hollande et l'Angleterre se disputer les nouvelles possessions américaines, les Portugais voulurent prendre part à ce banquet européen. En 1654 et années suivantes, ils établissent leur domination sur les bords de l'Amazone. En 1713, la France leur cède, par le traité d'Utrecht, la partie méridionale de la Guyane située aux environs du cap Nord et du fleuve des Amazones. Postérieurement à cette époque, ils tentent diverses incursions dans la partie française, et, notamment, en 1723, où ils plantèrent sur les bords de l'Oyapock un poteau surmonté des armes portugaises; mais les Français accoururent aussitôt, renversèrent le poteau et foulèrent sous leurs pieds les armes du roi de Portugal.

Colbert conçoit le plan d'une nouvelle compagnie de la France équinoxiale, et Louis XIV goûte ce projet. Lefebvre de La Barre, ex-intendant du Bourbonnais, homme d'une grande capacité, se rend à Cayenne, suivi de 1200 cultivateurs et d'une force militaire imposante. Il chasse du pays les Hollandais qui s'y étaient établis sur les débris de nos établissements; traite avec les Indiens, et commence la colonisation sous les plus favorables auspices. Bientôt, cependant, elle subit les revers les plus fâcheux: la compagnie de la France équinoxiale est réunie à celle des Indes occidentales,

ce qui nécessite le rappel de Lefebvre de La Barre. Les Anglais et les Hollandais nous enlevèrent nos établissements, par le droit de la guerre, et ce n'est qu'en 1674 que le vice-amiral, depuis maréchal d'Estrées, les fit rentrer en notre pouvoir. Depuis cette époque, le gouvernement français n'a cessé de faire des efforts, plus ou moins heureux, pour coloniser la Guyane. A l'exemple des Espagnols et des Portugais, il fit venir, des côtes d'Afrique, des cargaisons de nègres, dans la persuasion que ces esclaves supporteraient mieux que les Européens l'influence de ce climat équatorial. Le récit des atrocités commises sur ces infortunés a été si souvent présenté, qu'il serait superflu de le reproduire ici; nous nous bornerons à dire que quelques-uns de ces enfants de l'Afrique, échappés à la vigilance de leurs bourreaux, se retirèrent dans les forêts de la Guyane-Hollandaise, et parvinrent à former, dès l'année 1766, une république dite des Nègres-Marrons, dont il a fallu plus tard reconnaître l'indépendance.

En 1763, la France y dirigea une expédition, devenue célèbre par le nombre des immigrants et par sa funeste issue. Elle se composait en grande partie de Suisses et d'Alsaciens, presque tous cultivateurs, mais dépourvus des instruments d'agriculture les plus indispensables. Le gouverneur Turgot et l'intendant Chavalon étaient chargés de la direction de cette importante entreprise. La mésintelligence, née de la jalousie, se mit bientôt entre eux, et ce fut la première origine des revers qui allaient assaillir les colons. Ceux-ci, fatigués d'une longue traversée, échauffés par la mauvaise nourriture du vaisseau, furent jetés et abandonnés sur les sables de Kourou, sans abri contre la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits. La mauvaise qualité des farines et de la viande qui leur furent distribuées, les piqûres des moustiques, la nostalgie, les maladies épidémiques et le désespoir eurent bientôt exterminé ces infortunés. Les

derniers d'entre eux furent réduits à se nourrir de gros rats qu'ils achetaient jusqu'à trois francs pièce. Ils périrent tous, au nombre de 14,000 ! Turgot laissa un souvenir de lui à Cayenne ; il avait fait préparer un cimetière que les colons appellent encore aujourd'hui *Jardin Turgot*.

Nous voici parvenus à l'époque la plus désastreuse de l'histoire guyanaise.

La métropole, bouleversée par la grande révolution de 1789, était alors en proie aux factions intestines. Au dehors, nos armées marchaient de triomphe en triomphe, et couvraient ainsi du manteau de la gloire les misères de la patrie ; mais la discorde et la jalousie siégeaient dans les conseils des chefs de la nation, et le peuple inconstant foulait aujourd'hui sous ses pieds ceux que la veille il avait portés au pouvoir. Depuis quelque temps, il est vrai, la guillotine n'était plus en permanence sur les places publiques, mais l'ère de la proscription avait commencé pour la malheureuse France. Cayenne fut désignée pour servir à la déportation de ceux que la mère patrie expulsait de son sein ; les déserts de la Guyane se peuplèrent momentanément de nobles et de prêtres déportés, ou d'hommes d'état devenus suspects aux dépositaires de l'autorité. Le monde entier a connu leurs souffrances. La plupart y périrent. Mais la Providence ne permit pas que les arrêts de la déportation vissent frapper les seuls innocents. D'odieuses victimes figurent aussi sur cette liste de mort : on y remarque Billaud-Varennes, et surtout l'infame Collot-d'Herbois. Ce monstre, qui avait contracté l'usage des liqueurs fortes pour exalter son imagination et s'enhardir au crime, arrivé au terme de son exil, continua, sans avoir égard à l'influence du climat, à se livrer à tous les excès de la débauche et de l'intempérance. Bientôt il tomba dangereusement malade, et une fièvre inflammatoire lui donna le délire.

Une nuit, se sentant dévoré par une soif ardente, il appelle le nègre chargé de le veiller. Celui-ci, à moitié

endormi, lui présente une bouteille d'eau-de-vie que le malade avale tout d'un trait. Son corps devint rouge et brûlant. On voulut, d'après l'avis des médecins, le transporter sur-le-champ à Cayenne, mais il y avait six lieues de marche, et il fallut faire intervenir la force armée pour contraindre les nègres à se charger de lui. Ces esclaves disaient, dans leur jargon, qu'ils ne voulaient pas porter celui qui avait assassiné Dieu et les hommes. A Cayenne, Collot ayant dit au chirurgien Guisouf qui se trouvait auprès de lui, qu'il avait la fièvre et une sueur brûlante : *Je le crois bien*, répondit celui-ci, *vous suez le crime*. Collot se retourna et fondit en larmes. Il appelait, dit un témoin oculaire, la Vierge et Dieu à son secours. Le 7 juin 1796, abandonné des hommes et de Dieu, il vomit son âme impure avec des flots d'écume et de sang.

Cependant une conspiration royaliste s'organisait sourdement en France, et, chose remarquable, elle trouvait des partisans dans les trois pouvoirs qui réglaient alors les destinées de la république : le conseil des anciens, celui des cinq-cents, et même le directoire ! ou, peut-être, est-il plus raisonnable de penser que la dissension s'étant introduite parmi les directeurs, les membres les plus influents d'entre ceux-ci, Barras, Larévellière-Lépeaux et Rewbell, furent heureux de trouver un prétexte pour se débarrasser de deux collègues qui leur portaient ombrage : Barthélemy et Carnot. Le général Pichegru était désigné comme l'âme du complot ; il correspondait, disait-on, avec le prince de Condé. On ajoutait qu'Imbert-Colomès était le trésorier de Louis XVIII ; enfin, Lavillehernois et Brottier passaient pour les agents secrets de la faction royaliste.

Un coup d'état pouvait seul sauver la patrie en danger, et c'est la majorité du directoire qui se chargea de ce soin : l'armée lui prêta son appui, et le général Augereau exécuta lui-même l'arrestation de Pichegru. Le directeur Barthélemy fut pris chez

lui, mais Carnot parvint à se sauver.

Le lendemain, Boulay de la Meurthe déclara au conseil des anciens que désormais la déportation devait être le grand moyen de salut pour la république : « C'est par là, dit-il, que nous viendrons à bout de nous débarrasser des émigrés et des prêtres qui ne veulent pas du régime de la liberté. » A la suite de ce rapport, le conseil des anciens prit plusieurs résolutions, dont la seule qui doive nous occuper ici est celle qui condamnait à la déportation plus de soixante conspirateurs, vrais ou supposés, parmi lesquels on voit figurer le général Pichegru, président du conseil des cinq-cents, M. de Barbé-Marbois, député de la Moselle, le général Willot, Boissy-d'Anglas, Bourdon de l'Oise, Ramel, commandant de la garde du directoire, Viennot-Vaublanc, Pastoret, Siméon, Villaret-Joyeuse, Tronçon-Ducoudray, Fontanes, Madier, Quatremère-de-Quincy, Carnot, Barthélemy, Portalis, Imbert-Colomès, Camille Jordan, Jourdan des Bouches-du-Rhône, Suard, La Harpe, etc.

Cette réaction est connue, dans nos fastes révolutionnaires, sous le nom de journée du 18 fructidor an V (4 septembre 1797).

Plusieurs de ces proscrits échappèrent à la déportation, quelques-uns par le crédit de leurs amis, les autres par une prompte fuite : de ce nombre furent Boissy-d'Anglas, Carnot, Pastoret, Siméon, Vaublanc, Villaret, La Harpe, etc. Ceux qui ne purent se soustraire à l'arrêt fatal furent conduits à Rochefort et jetés à bord de la frégate *la Vaillante*, qui mit à la voile le 10 novembre, se dirigeant vers Cayenne. La traversée dura 48 jours, pendant lesquels les malheureux déportés, entassés dans un entrepont fétide, privés d'air et de lumière, n'ayant, pour se nourrir, que des aliments malsains et peu abondants, contractèrent le germe des maladies qui devaient bientôt les décimer. Enfin, ils abordèrent à Cayenne, comme sur une terre promise, heureux d'échapper

à ce navire maudit, où ils avaient tant souffert. Et, en effet, l'accueil qu'ils reçurent d'abord de l'agent de la colonie, Jeannet, sembla leur promettre quelque adoucissement à leurs maux; mais cette illusion ne devait pas être de longue durée. Conduits à Sinnamary, ils y trouvèrent les mêmes misères qui avaient assailli la colonie Turgot. Soumis à de rudes travaux sous un ciel d'airain, mal vêtus et mal nourris, ces infortunés furent réduits, en peu de jours, à l'état le plus déplorable. Tronçon-Ducoudray, Bourdon de l'Oise, Murinais, Lavilleheurnois, Rovère, Brottier et vingt autres, ne purent résister à l'excès de la misère et du désespoir; ils moururent, les yeux tournés vers l'Europe, vers la France. Mais, hélas! nul écho ne porta leur voix mourante aux rivages de la patrie, et leur dernier cri de détresse s'éteignit dans les solitudes muettes de Kourou et de Sinnamary.

Alors, puisant une nouvelle énergie dans l'excès même de la misère, huit déportés tentèrent de s'évader. Dans la nuit du 3 au 4 juin 1798, Pichegru, Barthélemy, Willot, Ramel, Delarue, Dossonville, Aubry et Tellier se jetèrent dans une étroite pirogue, où, sous la conduite d'un matelot américain, sans boussole, sans cartes, et à peu près sans provisions, ils luttèrent pendant sept jours et sept nuits contre tous les dangers d'une mer orageuse, sur une côte bordée de récifs. Enfin, ils débarquèrent à la Guyane-Hollandaise, dont le gouverneur les accueillit avec une extrême bienveillance, leur prodigua les soins de l'hospitalité, et leur fournit les moyens de passer en Angleterre.

M. de Barbé-Marbois, demeuré à Sinnamary avec ceux de ses compagnons d'infortune qui avaient échappé à la mort, fut compris dans l'arrêté des consuls du 5 nivôse an VIII, qui permit à un grand nombre de déportés politiques de rentrer en France.

En 1809, les Hollandais s'emparèrent de la Guyane-Française. Le sort des armes la fit tomber au pou-

voir des Portugais. Elle nous fut rendue en 1814.

Nous y avons fait, depuis cette époque, de nombreux essais de colonisation. Tantôt c'est un plan de colonie militaire, tantôt c'en est un de colonie agricole : on veut faire de la Guyane un arsenal d'approvisionnement pour les bois de construction ; plus tard on abandonne cette idée ; on songe alors à dessécher les marais, à ouvrir les forêts ; mais bientôt on se rebute, et on envoie un nouveau gouverneur, avec l'ordre de soumettre un nouveau projet. En 1820 on y introduisit une colonie de Malais, mais tous y succombèrent.

Tant de fluctuations entretiennent les misères de la colonie, et donnent beau jeu aux adversaires de la colonisation, quelque peu fondées que soient leurs préventions.

On a vu, par ce qui précède, que cinq nations européennes se sont disputé le sol de la Guyane : ce sont les Espagnols, les Portugais, les Français, les Hollandais et les Anglais. Après bien du sang inutilement répandu, ces puissances ont fait ce qu'elles auraient pu exécuter depuis long-temps ; elles se sont partagé le territoire contesté. La Guyane-Espagnole a été, depuis, enlevée à la métropole et annexée à la Colombie ; la partie portugaise a été réunie à l'empire du Brésil : nous n'avons donc à nous occuper ni de l'une, ni de l'autre.

La Guyane-Anglaise a environ 410 milles géométriques carrés. Stabroek, aujourd'hui Georges-Town, en est la capitale. C'est la ville la plus importante des Guyanes pour l'étendue de son commerce : sa population est évaluée à 10,000 âmes ; elle est située dans le gouvernement d'Esséquébo-Démérari. La Nouvelle-Amsterdam est le chef-lieu du gouvernement de Berbice : c'est une très-petite ville.

Cette Guyane est arrosée par le Pouramoun, l'Esséquébo, le Démérari, sur les bords duquel est une colonie florissante, le Corentyn et le Berbice.

La Guyane-Hollandaise se trouve

placée entre la précédente et la française ; elle présente une superficie de 490 milles géométriques carrés. Paramaribo, dans le gouvernement de Surinam, en est le chef-lieu. C'est la ville la plus grande et la plus peuplée de toutes les Guyanes ; elle ne compte pas moins de 20,000 habitants. Elle est située sur la rive gauche du fleuve Surinam, à environ six lieues de son embouchure ; ses rues sont larges, alignées et ornées de délicieuses allées d'orangers et de citronniers. Sur la droite du Surinam, on trouve le village nommé Savanna, exclusivement habité par des israélites. La plus grande partie de cette région est d'ailleurs occupée encore par des hordes d'Indiens indépendants, ou par trois républiques de nègres-marrons établies dans l'intérieur des terres, sous la sauvegarde des forêts et des fleuves : ce sont les républiques des *Farameca*, des *Cottica* et des *Auka*. Leur indépendance a été reconnue.

Trois grands fleuves baignent cette contrée : le Maroni, le Surinam et le Sarameca. Les autres, tels que le Cupanama et le Nikeri, sont moins considérables. La Commewyne, principal affluent du Surinam, coule au pied du Fort-Amsterdam, forteresse assez respectable.

La Guyane-Française a 2,700 milles géométriques carrés ; elle est bornée au sud par la rivière Oyapock et la baie de Vincent-Pinçon ; au nord, par la partie hollandaise, ayant ainsi une étendue de 120 lieues de côtes, sur une profondeur indéterminée. Sa population, en 1831, était de 23,000 habitants, dont 3,700 libres, et 19,300 esclaves ; dans ce nombre ne sont pas compris les Indiens indépendants. En cette même année, les importations s'élevèrent à 1,715,000 francs, et les exportations à 1,633,300 francs.

Cette contrée est fertilisée par plusieurs grands courants d'eau : le Maroni, l'Oyapock, le Kourou, le Sinnamary et la Mana. Leurs rives sont couvertes de ces immenses forêts vierges où la vie surabonde : l'homme ne saurait les ouvrir, toutefois, sans



Strasse von
Honda

*Ponte de Honda
à Bogota.*

Дорога изъ Гонда
къ Богота.

de grandes précautions, à cause des vapeurs délétères qui s'en échappent. La culture d'une partie de cette contrée en assainirait le reste.

Cayenne, chef-lieu de nos possessions, est une petite ville de deux à trois mille habitants, dont les deux tiers sont gens de couleur. Il y existe deux jardins botaniques de naturalisation, où l'on a importé des plantes utiles tirées des diverses parties du monde ancien.

Les forêts de la Guyane abondent en reptiles d'une grosseur prodigieuse, dont le voisinage fait la terreur des habitants de cette contrée. Le capitaine Stedman raconte que, naviguant sur la Commewyne, il rencontra un serpent monstrueux : c'était un *boa constrictor*. Suivi de ses nègres, il s'en approcha avec précaution, et le reptile ne parut nullement intimidé de cette démonstration hostile; mais une décharge de mousqueterie lui fit payer cher tant de sécurité. Cependant, comme l'ennemi n'était pas hors de combat, les nègres lui jetèrent un nœud coulant autour du cou; puis, faisant passer l'extrémité de la corde par les hautes branches d'un arbre voisin, ils l'enlevèrent après de grands efforts, et le tinrent ainsi suspendu pour l'éventrer et en recueillir l'huile. Le *boa* respirait encore et fouettait l'air par de redoutables oscillations. Il n'avait pas moins de vingt-deux pieds de long.

Un nègre, le plus intrépide de la bande, n'hésite pas à se cramponner au reptile, et s'aidant des pieds et des mains à la manière des marins qui se hissent au bout d'un mât, il atteint le cou de l'animal, lui plante son couteau dans la gorge, et se laisse retomber en le pourfendant ainsi dans toute sa longueur; puis il en arrache les intestins encore palpitants.

Le capitaine Stedman ayant témoigné sa surprise de la prodigieuse force de vitalité du monstre, les nègres affirmèrent qu'il n'expirerait pas avant le coucher du soleil, c'est-à-dire avant plusieurs heures, et cette prophétie s'accomplit exactement. (Voy. pl. 7.)

Les couleuvres, l'amphisbène blanc,

l'erpéton lenticulé, l'ophisaure et le serpent à cornes sont communs dans la Guyane.

A côté de ces terribles habitants des forêts guyannaises, on peut placer le camaïdor, ou grand serpent d'eau, qui attaque le caïman, l'enveloppe de ses longs replis, et ne le quitte qu'après l'avoir étouffé.

On rencontre dans cette même contrée une assez grande quantité de ces bizarres mammifères si justement nommés *paresseux*. Les nègres de Cayenne appellent l'une de ces espèces *unau-cabrit*, c'est le *bradypus didactylus* de Linné. Pour les Hollandais de Surinam, le second est l'*ai-chien-paresseux* (*bradypus tridactylus*?)

Cet animal est de la grosseur d'un chat angora. Son poil grisâtre est touffu et bouclé. Il est herbivore et passe des semaines entières perché sur le même arbre jusqu'à ce que, ne trouvant plus de feuilles à brouter, il se laisse tomber à terre plutôt qu'il n'y descend.

Des tigres de la plus grande espèce règnent dans les mêmes localités; les singes y pullulent, et il n'est pas rare d'y rencontrer le fourmillier didactyle, le tatou (armadilla), une curieuse espèce de porc-épic, le pécarie, sorte de cochon sauvage, et le tapir. Les alligators infestent les fleuves et les grandes rivières; les bois sont peuplés de singes folâtres qui se balancent et se poursuivent sur les guirlandes de liane, de toucans au brillant plumage, de papegeais violets, ou perroquets de Cayenne, de callis, petites perruches de la grosseur d'un moineau, de courlious, d'agamis, de tangaras, de colibris et d'oiseaux-mouches.

Les Apicius de la Guyane recherchent avidement l'iguane (*iguana delicatissima*), sorte de lézard qui vit sur les arbres et dont la chair est un mets friand.

L'entomologiste trouverait ici une abondante récolte; nous nous bornons à mentionner parmi les insectes le *prionus giganteus*, que l'on trouve

sur les bords de la Mana, et le *fulgore-porte-lanterne*. Le premier est le plus grand des insectes connus; il atteint une longueur de neuf à dix pouces. Le fulgore-porte-lanterne est remarquable par sa propriété phosphorescente, à l'aide de laquelle on peut lire et écrire.

On dirait que les ennemis les plus formidables de l'homme se sont donné rendez-vous dans la contrée que nous venons de décrire. Ce n'était pas assez du boa, de l'alligator et des tigres, il fallait encore que le requin infestât les côtes de la Guyane.

Nous mentionnerons encore le lamantin, prodigieux mammifère qui fréquente également les rivières et les lacs; le poisson-volant, innocente et faible espèce qui vit dans de continuelles alarmes, poursuivie sous les eaux par les requins, et dans les airs par les cormorans; et enfin le sucet remore (*echineis remora*), qui n'a pas, comme le croyaient les anciens, le pouvoir d'arrêter les plus forts navires, mais qui s'attache par la tête aux corps solides.

Ce pays où la force de vitalité a reçu un si grand développement, doit offrir en abondance les plus remarquables productions du règne végétal. L'Européen se trouve saisi d'étonnement à la vue de ces sombres forêts où les colosses de la végétation sont enchaînés par des lianes robustes, enveloppés par les fougères et les plantes parasites, baignés par des torrents et défendus par tout ce qu'une nature vierge peut offrir d'entraves aux conquêtes de l'homme. M. Noyer, député de Cayenne, a présenté une nombreuse nomenclature des plantes utiles qui croissent dans ces vastes forêts: les palmiers couronnés par un élégant panache, les bois de teinture, les bois de construction, les plantes médicinales, les fougères colossales et les plantes grasses y sont en majorité. Nous ne pouvons qu'indiquer rapidement, parmi les plantes utiles, le *quatele-lecythis* d'Aublet, ou marmite de singe, la fève de Tonca, qui sert à parfumer le tabac, la pomme de can-

nelle, le counami, dont les Indiens se servent pour infecter l'eau des criques et enivrer les poissons, l'acajou, le rocouier, le bananier, le muscadier odorant et le tabac.

Les naturels de la Guyane viennent au monde presque blancs; en peu de jours ils prennent une couleur bistre clair, qui se transforme enfin en rouge, à l'aide du rocou dont ils se teignent. Ils sont fortement constitués et de taille moyenne. Leurs cheveux longs et noirs sont coupés à droit sur le front, et leur corps est bizarrement tatoué. Les femmes sont généralement bien faites, mais elles font boursoufler leurs mollets d'une façon hideuse, en se serrant fortement la jambe avec des lanières de cuir.

L'Indien de la Guyane ne manque ni d'adresse, ni d'intelligence; il est à regretter que son indolence naturelle ait, jusqu'ici, résisté à toutes les tentatives de civilisation.

Les Caraïbes et les Oyampis, qui forment les groupes les plus nombreux et les plus intéressants des aborigènes de la Guyane, ornent habituellement leur tête de plumes de toucans et de perroquets. (Voy. pl. 8, n° 7.)

Les *Arrowankas* ou *Aravaques*, qui habitent sur les rives du Berbécé et du Surinam, paraissent appartenir à la famille caraïbe, et en former la branche la plus fertile en beaux individus; les femmes surtout y sont remarquables par des formes à la fois nobles et gracieuses (Voy. pl. 8, n° 8.) Cette nation a conservé quelques traditions mythologiques qui se rapportent à un personnage aussi ancien qu'il est obscur, nommé *Amalivaca*.

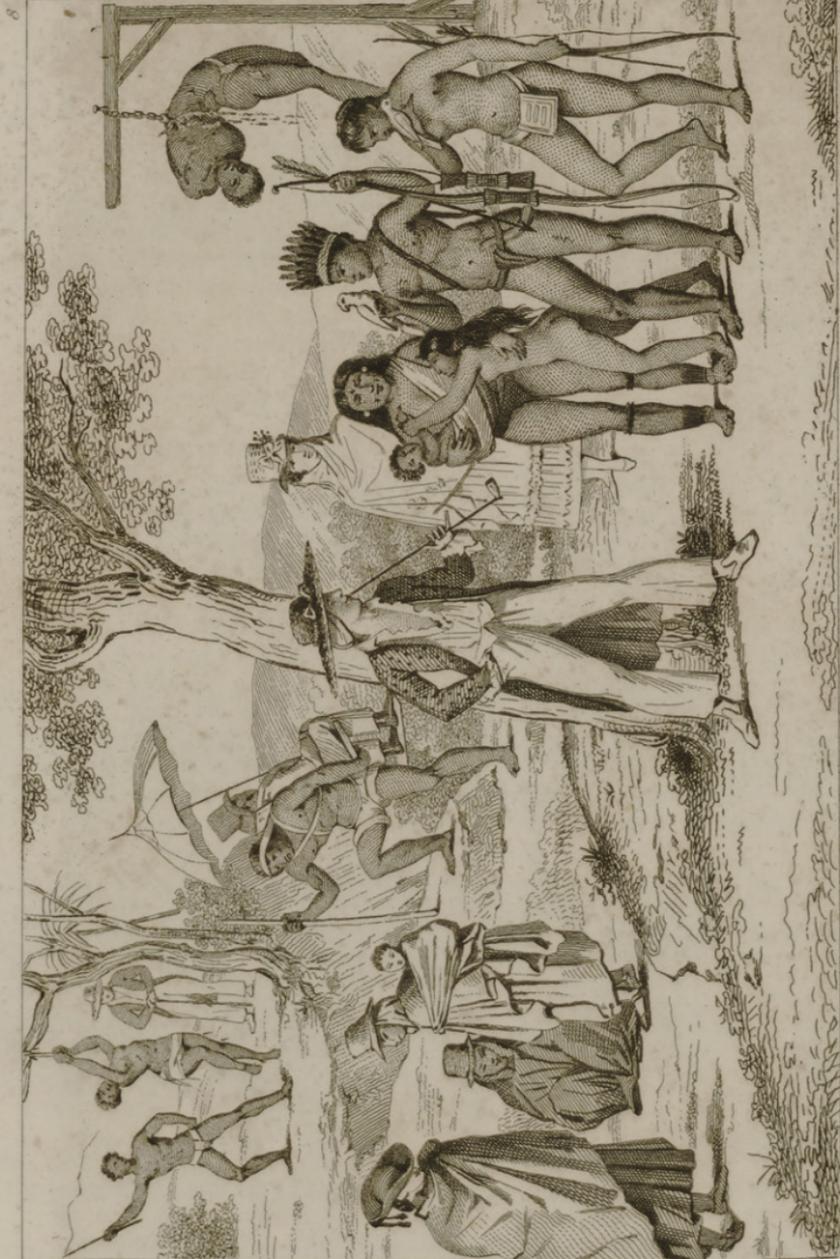
Les tribus caraïbes n'ont pas d'ennemis plus acharnés que les Cabres, peuplade guerrière et anthropophage qui, des plaines de San-Juan, s'étend jusqu'aux missions de l'Orénoque. Ces deux nations sont perpétuellement en état d'hostilité, et leurs rencontres sont empreintes d'un caractère de férocité que n'ont pu adoucir jusqu'ici les premiers germes du christianisme implantés chez elles.

Les armes dont les Indiens se ser-

COLUMBIEN.

COLOMBIE.

КОЛОМБІЯ.



Trachten:

Costumes.

Одежда.

vent consistent en flèches empoisonnées, en *boutous*, massues de bois dur taillées quadrangulairement, en tomahawks et en couteaux. Leurs arcs ont quelquefois une longueur de six pieds.

L'adresse et la ruse suppléent à l'imperfection de ces moyens de destruction. Lorsqu'une tribu sauvage fait une expédition militaire, l'autorité du chef devient une suprématie illimitée; celui qui tenterait de s'y soustraire serait aussitôt mis à mort, et sa chevelure ornerait la ceinture du grand chef. La troupe voyage habituellement de nuit; elle descend en silence la déclivité des collines, ou glisse furtivement sous les hautes herbes de la plaine. Les bois, les rivières ni les marais ne sont un obstacle à sa marche, elle a des ressources pour tout. Quand elle s'arrête, des sentinelles avancées veillent à sa sûreté avec un instinct qui surpasse les prévisions de l'homme civilisé. Tantôt grim pant à la cime des arbres les plus élevés, les gardiens jettent de longs regards sur l'horizon lointain, et rien ne saurait échapper à leur vue perçante et exercée; tantôt, l'oreille appliquée contre la terre, ils consultent les plus légers frôlements de l'air et devinent ainsi la distance et la force de l'ennemi qui s'avance. Alors un cri perçant se fait entendre, il fend les airs et pénètre jusqu'aux solitudes les plus reculées. L'alarme est au camp, la troupe se lève, elle arrive par sauts et par bonds, sans ordre apparent, mais non pas sans tactique, et cherche à s'animer au carnage par des cris assourdissants ou des chansons belliqueuses.

Au retour de l'expédition, les vainqueurs seront reçus en dehors du village par les femmes et les enfants qui s'empareront des prisonniers et les accableront d'outrages jusqu'au moment peut-être où on les fera servir à un horrible festin. Cependant les guerriers procèdent au partage du butin, et ce n'est pas sans de vives altercations qui, quelquefois, se terminent par des combats singuliers; mais le plus souvent, les contestations particulières s'éteignent dans

l'ivresse d'un banquet solennel où le *vicou*, le *cachiri* et d'autres liqueurs coulent à grands flots. Les danses succèdent au repas, car il est à remarquer que cet exercice a toujours été cher aux guerriers de tous les temps et de toutes les nations. Ils aiment également à entendre chanter leurs exploits, et les sauvages eux-mêmes n'abandonnent pas ce privilège. Ici, ils accompagnent leurs chants monotones et tristes avec des tambours, de grossières mandolines, des flûtes en roseau imitant le *syrinx* des anciens, des cornets, des trompettes et des instruments à grelots.

Le lendemain, la peuplade reprend son apathie habituelle. Les hommes fument le courimari, et se balancent mollement dans leurs hamacs; quelques femmes pétrissent le manioc, préparent la cassave, polissent des dents de tigres, de caïmans, des graines sauvages, et autres bijoux de leurs modestes écrins. D'autres font leur toilette et se teignent la peau avec le suc du rocouier.

Les *Waraones*, qui vivent à l'embouchure de l'Orénoque sur des flots couverts de mangliers, construisent leurs carbets sur les arbres; usage commun à plusieurs peuplades du nord qui échappent ainsi aux inondations.

La langue des *Galibis* a le privilège d'être la plus répandue sur le sol de la Guyane. C'est elle dont se servent entre eux les Indiens sauvages qui appartiennent à différentes familles, ou les missionnaires qui veulent communiquer avec eux. Les Galibis forment, en effet, la nation la plus voyageuse: on la trouve généralement sur les bords du Surinam, du Maroni, de l'Essequebo et de tous les courants d'eau jusqu'à l'Orénoque.

La vie nomade est chère à ces enfants du désert. Le prétexte le plus frivole leur suffit pour abandonner leurs villages. Les vieillards, les femmes et les enfants voyagent gaiement sous la tutelle des guerriers. La troupe vagabonde marche sans but jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une localité convenable pour y construire ses carbets

que bientôt, peut-être, elle ne tardera pas à abandonner de nouveau.

Les Indiens qui avoisinent Cayenne y viennent souvent dans des pirogues, pour y échanger des oiseaux rares, des perroquets, des fourrures et quelques produits de leur grossière industrie, contre du tafia, des haches, des couteaux et de la verroterie. Le commerce étant le premier élément de la civilisation, il semble que ces commerçants du nouveau monde devraient se ployer bientôt aux usages de l'ancien; mais la vie indépendante est un bien tellement précieux que l'on voit clairement, par leur exemple, combien il est pénible d'y renoncer. A peine leurs opérations sont terminées, qu'ils s'empressent de regagner leurs forêts et d'y reprendre leurs sauvages habitudes, en manifestant le plus profond dédain pour les usages de notre vieille civilisation.

Les colons forment ici une classe curieuse à observer. L'ardeur du climat et le zèle des esclaves nègres augmentent singulièrement leur indolence naturelle. Les plus petits détails du ménage seraient pour eux des fatigues intolérables; un oiseau, une fleur, un singe, peuvent remplir toute la journée des dames du pays. Voyez ce planteur se promener sur sa propriété, vêtu d'étoffes légères, et la tête ombragée du large chapeau-parasol! (*pl.* 8, n° 5). Dix esclaves veillent sur ses moindres mouvements. Il vit au milieu d'eux comme un despote de l'Orient au milieu de son harem; il est aisé de reconnaître, parmi les plus jeunes femmes de couleur, celles qu'il a daigné distinguer. A peine sorties de la première enfance, elles tombent au pouvoir du maître, qui leur prodigue les colliers de pierres fines, les anneaux et les bracelets d'or, les robes diaphanes,

les étoffes à couleur éclatante, et tout l'attirail de la coquetterie américaine. Les blancs de Cayenne ont montré une grande humanité à l'époque sinistre de la déportation; mais il n'est que trop vrai, cependant, que selon le préjugé enraciné parmi les colons des Guyanes, la race esclave veut être traitée avec une grande sévérité. Le fouet qui sillonne les chairs et couvre de zones sangiantes le sein des jeunes filles comme le dos des vieillards; le croc qui sert à les suspendre à une potence par la peau des hanches et par les côtes, la cangue, les colliers de fer, et vingt autres supplices infligés aux esclaves coupables, sont les affreux moyens que les colons jugent indispensables à la conservation de leur autorité. (*Voy. pl.* 8, n° 2 et 9.)

On a également exagéré les avantages et les inconvénients de la colonisation guyanaise. Il résulte, toutefois, de ces débats, auxquels des hommes de talent, MM. Noyer, Cati-neau-Laroche, Lescalier et autres, ont pris une part digne d'éloges, que le climat de la Guyane-Française n'est point aussi nuisible aux Européens qu'on l'avait supposé; ils peuvent même, sans inconvénient, s'y livrer, comme les hommes de couleur, aux travaux de l'agriculture. La débauche, l'intempérance, les privations de toute nature, les préjugés des anciens colons, les tâtonnements de l'administration, et les vues personnelles de quelques agents de l'autorité, ont été, jusqu'ici, les véritables fléaux qui ont décimé la colonie. Des hommes probes et intelligents y ont pourtant laissé les plus honorables souvenirs: tels sont, entre autres, les La Barre, les Malouet, les Cara Saint-Cyr, les Milius, les Missiessy et les Freycinet.

FIN.